

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Novembre 1859.

No. 21.

SOMMAIRE :—Allocution de Notre St. Père le Pape Pie IX.—Avis important sur un bazar en faveur des bons livres.—Chronique de la quinzaine.—Le deux-centième anniversaire de l'Hôtel-Dieu de Montréal.—La présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture, par le P. Vignon, S. J. (suite).—Discours sur la St. Jean-Baptiste, par le Rév. Messire Larocque, curé de St. Jean, (fin.).—David Téniers, (fin.).—Le Bouleau.—La Toussaint (poésie.)

ROME.

ALLOCUTION DE NOTRE SAINT P. LE PAPE PIE IX
DANS LE CONSISTOIRE SECRET DU 26 SEPT. 1859.

Vénérables Frères,

Dans l'allocution que Nous vous avons adressée au mois de juin dernier, le cœur plein de douleur, Nous avons déploré, Vénérables Frères, tout ce qui a été fait par les ennemis de ce Saint-Siège, à Bologne, à Ravenne et ailleurs, contre la souveraineté civile qui Nous appartient légitimement, à Nous et à ce Saint-Siège. Nous avons de plus déclaré, dans la même allocution, qu'ils avaient tous encouru les censures et les peines ecclésiastiques portées par les sacrés canons, et Nous avons décrété que tous leurs actes étaient nuls et sans valeur.

Nous gardions l'espérance que ces fils rebelles, émus et touchés de Nos paroles, voudraient rentrer dans le devoir; ils savent tous de quelle douceur et de quelle mansuétude Nous avons toujours usé depuis le commencement de Notre Pontificat, et avec quel amour, avec quel zèle, au milieu des difficultés si graves des temps présents, Nous avons constamment appliqué tous Nos soins et toutes nos pensées à assurer, sous le rapport temporel, comme sous tous les autres, la prospérité et la tranquillité de Nos peuples. Mais cet espoir a été complètement déçu. Soutenus par des conseils, par des instigations, par des secours de toutes sortes venus du dehors, et sentant par là redoubler leur audace, ils n'ont reculé devant aucun attentat, et portant le trouble dans toutes les provinces émiliennes soumises à Notre pouvoir pontifical, ils les ont soustraites à Notre souveraineté, à la souveraineté de ce Saint-Siège. Le drapeau de la défection et de la rébellion s'élevant dans ces provinces, et le gouvernement pontifical y étant renversé, on y a établi d'abord des dictateurs du royaume subalpin, qui ensuite ont pris le nom de commissaires extraordinaires, et puis celui de gouverneurs généraux, et qui, s'arrogeant audacieusement les droits de Notre pouvoir suprême, ont destitué des fonctions publiques ceux que leur fidélité bien connue envers le Prince légitime faisait regarder comme incapables de s'associer à leurs desseins pervers. Ces hommes n'ont pas même craint d'usurper le pouvoir ecclésiastique,

en soumettant à des lois nouvelles les hôpitaux, les orphelinats, les legs et les instituts pieux. Ils sont allés jusqu'à maltraiter des membres du clergé, les envoyant en exil ou les jetant en prison. Dans leur haine déclarée contre le Siège apostolique, ils ont réuni le 6 de ce mois, à Bologne, une assemblée qu'ils ont appelée l'Assemblée Nationale des peuples de l'Emilie, et y ont promulgué un décret rempli de faux prétextes et de fausses accusations, par lequel, alléguant mensongèrement l'unanimité des populations, ils ont déclaré, au mépris des droits de l'Eglise romaine, qu'ils ne voulaient plus être soumis au gouvernement pontifical. Le jour suivant, nouvelle déclaration portant, comme c'est maintenant la coutume, que ces provinces veulent être annexées au domaine et au royaume du roi de Sardaigne.

Au milieu de ces déplorables attentats, les chefs du parti ne cessent de travailler par tous les moyens dont ils disposent à corrompre les mœurs des populations, surtout en répandant des livres et des journaux imprimés soit à Bologne, soit ailleurs, et dans lesquels on encourage toute espèce de licence; on outrage la personne du Vicaire de Jésus-Christ, on livre à la risée les pratiques de la religion et de la piété chrétienne; on tourne en ridicule les prières communément adressées à la très-sainte et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, soit pour l'honorer, soit pour obtenir sa puissante protection. Dans les représentations théâtrales, il n'y a nul respect pour l'honnêteté publique, pour la pudeur et la vertu; les personnes consacrées à Dieu sont livrées à la dérision et au mépris.

Voilà ce que font des hommes qui se disent catholiques, qui prétendent honorer et respecter la souveraine puissance et autorité spirituelle du Pontife romain. Il n'est personne, assurément, qui ne voie combien sont fausses de pareilles protestations, car ceux qui agissent de la sorte s'associent aux complots de ceux qui livrent au Pontife romain et à l'Eglise catholique la guerre la plus acharnée, et qui font tout ce qui dépend d'eux pour que, s'il était possible, notre divine Religion et ses enseignements salutaires soient à jamais extirpés et bannis de tous les esprits.

Aussi, Vénérables Frères, vous qui êtes particulièrement associés à Nos travaux et à Nos peines, vous comprenez aisément qu'elle est Notre douleur et à quel point Nous partageons la tristesse et l'indignation que vous éprouvez avec tous les gens de bien.

Mais ce qui Nous console dans une si rude affliction, c'est que la partie, de beaucoup la plus nombreuse des peuples de l'Emilie, contristés de tout ce qui se passe et s'abstenant avec soin d'y prendre part, demeurent fidèles au Prince légitime et restent constamment attachés à notre pouvoir séculier et à celui du Saint-Siège; c'est aussi que tout le clergé de ces provinces, toujours digne des plus grands éloges, n'a

rien eu de plus à cœur, au milieu de tout ce bouleversement, que de remplir fidèlement son devoir et de donner les meilleures preuves de sa parfaite soumission et de son respect envers Nous et envers le Siège apostolique, au mépris de toutes les difficultés et de tous les dangers.

Maintenant, comme Nous devons, à raison de Notre charge, dont le poids est si lourd, et astreint par un serment solennel, défendre sans crainte la cause de Notre très sainte religion, garder courageusement de toute atteinte les droits et les possessions de l'Eglise romaine, défendre constamment Notre souveraineté civile et celle de ce Siège apostolique et la transmettre intacte à Nos successeurs, comme patrimoine du bienheureux Pierre, Nous ne pouvions pas ne pas élever de nouveau Notre voix apostolique, afin que tout l'univers catholique, et surtout Nos vénérables frères les Evêques, dont Nous avons reçu, au milieu des plus vives angoisses et avec une si grande consolation pour Nous, tant et de si illustres témoignages d'amour, de zèle, de foi immuable envers Nous, envers le Saint-Siège et le patrimoine du bienheureux Pierre, connaissent avec quelle force Nous réprouvons ce que ces hommes ont osé entreprendre dans les provinces Emiliennes de Notre domination. C'est pourquoi, dans cette malheureuse assemblée, Nous réprouvons tant les actes sus-mentionnés que tous les autres actes de rébellion, de quelque nom qu'on les appelle, qui ont été accomplis contre la puissance et l'immunité ecclésiastique, contre Notre suprême pouvoir, contre la domination civile, souveraineté, puissance et juridiction du Saint-Siège, et nous les déclarons nuls et sans effet.

Personne n'ignore que tous ceux qui, dans ces provinces, ont coopéré aux actes ci-dessus, par conseil, par adhésion, ou les ont favorisés de quelque autre manière, ont encouru les censures et les peines ecclésiastiques que Nous avons rappelées dans Notre précédente allocution.

Au reste, Vénérables Frères, adressons-Nous avec confiance au trône de la Grâce, afin que, par le secours divin, Nous obtenions consolation et courage, au milieu de tant de calamités, et ne cessons pas, par Nos prières assidues et ferventes, de supplier, d'implorer humblement le Dieu riche en miséricorde, afin que, par sa toute-puissante vertu, il rappelle à de meilleures pensées, et dans les voies de la justice, de la religion et du salut, tous ceux qui s'en sont écartés, et parmi lesquels il en est quelques-uns peut-être qui, malheureusement trompés, ne savent ce qu'ils font.

AVIS IMPORTANT.

Mde. Chauveau, Mde. Quesnel, Mde. C. S. Cherrier, Mde. Delvecchio, Mde. veuve J. Perreault, Mde. Lacombe, Mde. Couillard, Mde. Charlebois, Mde. St. Louis; Mlles. Cuvillier, Delisle, Moreau, Morin, ont bien voulu se charger d'organiser le bazar dont il est parlé dans notre chronique. Ces dames se feront un plaisir de recevoir tous les objets que les personnes charitables et amis de la jeunesse et de leur pays, auront la bonté de leur envoyer. On peut aussi les adresser au Rév. Messire Mercier, prêtre du Séminaire, chargé de la Bibliothèque Paroissiale.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Le mois de novembre nous ramène, avec les premiers frimats, le souvenir à la fois doux et triste de ceux qui ne sont plus. Le Catholicisme aime, en effet, à s'emparer de ces impressions de l'âme, à les épurer, à les diriger, à les élever; il aime à reporter à Dieu sur les ailes brillantes de la foi ce trésor de sympathie, de tristesse et d'amour que contient le cœur de l'homme, et auquel la religion seule peut rendre sa véritable force et toute sa sublimité. Lorsque les arbres reverdissent, lorsque la nature se pite et s'anime, et qu'avec les premières fleurs, Poëssan redit dans les bois sa première chanson, le Catholicisme consacre le mois de mai, au culte de Marie, à Notre-Dame de Toutes Grâces, à la rose mystique dont le parfum remplit les demeures éternelles. Plus tard, lorsque les jours deviennent sombres, les nuits longues, le ciel pluvieux, lorsque la terre est nue, et que le vent balaie la feuille morte dans la forêt, l'Eglise convoque encore les fidèles, elle les réunit sous la voûte des cathédrales où résonne depuis 18 siècles la voix véritable de l'humanité, et elle nous parle avec le cœur d'une mère de nos chers absents, de ceux que nous ne reverrons plus ici bas, dont notre main ne touchera plus la main, et dont notre regard ne doit plus rencontrer le regard. Le mois consacré tout entier à ses prières s'ouvre, cependant, par deux grandes fêtes : la *Poussaint* et le *Jour des Morts*.

On a consacré la première, disait récemment un écrivain catholique, aux élus qui nous ont précédé dans le sein de Dieu, et qui implorent la miséricorde divine pour nous autres, pauvres exilés, enfants d'Ève ! *Exules filii Evæ*. Le *Jour des Morts*, nous prions en faveur des âmes qui attendent que leur temps d'expiation soit abrégé par notre intercession. Dogme touchant, nommé par le *Symbol des Apôtres*, la Communion des Saints, et qui établit une fraternelle communauté entre les morts et les vivants, entre le ciel et la terre.

Par une pieuse coutume usitée en Italie, les prières des morts se continuent chaque jour, pendant toute la durée du mois de Novembre : Mgr. de Montréal voulant faire participer son troupeau aux avantages spirituels de cette dévotion, a fait traduire et imprimer un précieux petit livre qui contient des prières et des instructions appropriées. Nous en extrayons une page qui permettra à nos lecteurs de s'associer aux prières des fidèles lorsque, chaque soir à 8 heures, la cloche de l'Eglise nous invitera à penser à ceux que Dieu a déjà rappelés.

Ajoutons encore que ces exercices ont lieu à la cathédrale, à l'Eglise Paroissiale, à celle des Récollets, à la chapelle de l'Hospice St. Joseph, à la chapelle de la Providence, et à celle de Notre-Dame de Bonsecours, etc.

Voici les instructions contenues dans le livre dont nous parlions tout-à-l'heure :

Saint Gaëtan de Tienne est le premier qui a établi (à Naples, en 1546) l'usage de réciter pour les morts le *De profundis*, à l'entrée de la nuit.

Voici en quoi consiste cette dévotion. Après l'Angelus du soir, on sonne une cloche pour avertir les fidèles de réciter le *De profundis* pour les âmes du purgatoire. (Les personnes qui ne savent pas le *De profundis* peuvent le remplacer par un *Pater* et un *Ave*, avec le verset *Requiem aeternam*, etc. Ces prières peuvent être récitées en latin ou en français.

Les indulgences attachées à cette dévotion sont :

10. Une indulgence plénière, une fois par an, au jour qu'on voudra choisir, à tous ceux qui auront récité le *De profundis* et le verset *Requiem aeternam*, tous les jours pendant une année, au temps marqué ci-dessus.

20. Une indulgence partielle de cent jours, chaque fois qu'on récite ces prières dans les conditions énoncées plus haut.

30. Dans les pays où l'on ne sonne pas le soir le *De profundis*, on gagnera néanmoins les indulgences susdites, en récitant cette prière à l'entrée de la nuit.

Rien n'est plus salutaire que de se souvenir de ces douleurs passées ; et ces anniversaires consacrés sont une des grandes consolations du culte catholique : ils relient pour ainsi dire la suite des temps ; ils sont le lien le plus solide qui puisse unir le passé à l'avenir.

Mais il est d'autres commémorations qui pour revenir à des intervalles plus éloignés n'en sont peut-être que plus frappantes, et permettent de saisir, par un rapprochement presque inattendu, l'accomplissement particulier des promesses que le Christ a léguées à son Eglise. Tel est, à nos yeux, le grand sens de la fête qui a été célébrée avec pompe, le jeudi, 20 octobre, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en l'honneur du deux centième anniversaire de la fondation de cette maison charitable. Nos lecteurs en trouveront, dans une autre colonne de notre Revue, un compte-rendu qui nous dispense de détails dans cette chronique. Avec quelle consolation, cependant, ne devons-nous pas constater les progrès de ces œuvres bénites ; et quand nous songeons aux épreuves de toutes sortes qui ont failli paralyser de pieuses volontés, en présence de tous ces obstacles, de toutes ces misères, de toutes ces souffrances, ne devons-nous pas reconnaître que ces institutions sont animées d'une vitalité plus puissante que celle que les hommes communiquent à leurs œuvres, et qu'il y a là, la protection manifeste de Dieu ? Quelle maison, du reste, est digne de grandir et de vivre, sinon celle qui est ouverte ainsi à tous les malheureux, qui a des remèdes pour toutes les souffrances et des consolations pour toutes les douleurs ? Qui donc mérite notre reconnaissance, notre respect et notre amour, sinon les humbles filles qui consacrent leur jeunesse, leur beauté, leur fortune, leur liberté mondaine, aux pauvres et aux infirmes, par une incessante mission de charité, de dévouement et de sacrifice ? Elles vivent pour Dieu, et forment leur parure du rayonnement de toutes les vertus.

De telles œuvres seraient un honneur suffisant pour la Religion, à l'ombre de laquelle elles grandissent et qui sait les inspirer : Mais le Catholicisme ne s'enferme pas ainsi dans le sanctuaire ; il ne ferme pas derrière lui les portes du temple ; il vivifie tout ce qu'il touche ; et il se mêle à tout ce qui intéresse l'avenir de l'humanité. Vous savez et nous aurons occasion de vous redire, tout à l'heure, comment il est le gardien des sciences et des arts ; comment il forme et agrandit l'esprit de l'homme ; comment il rend à notre intelligence, autant que cela est possible sur la terre, sa noblesse et sa dignité primitive. Il fait cependant plus encore, et il bénit et encourage ces arts de la vie, qui, pendant bien des siècles, n'eurent d'autres refuges que les convents. Parmi eux, il n'en est pas de plus digne que l'agriculture, de cette protection ; aussi ne sera-t-on pas surpris que Mgr. de Tloa ait daigné présider, lui-même, à la première fête annuelle de l'École-Modèle de Ste. Anne. Ne sont-ce pas les colonies des moines Anglo-Saxons, qui ont défriché et

civilisé la plus grande partie des terres qui forment aujourd'hui l'Empire d'Allemagne ? Le beau village de Ste. Anne était déjà connu par sa maison d'Education, qui est au rang des meilleures parmi nos institutions d'enseignement public. Les habiles et savants Directeurs du collège ont voulu joindre à leur Etablissement une École d'Agriculture ainsi qu'une ferme-modèle, qui donne, déjà depuis une année seulement, les plus heureux résultats : Mgr. le Coadjuteur de Québec venait donc relever, par sa présence, l'éclat d'une fête destinée à faire comprendre, aux agriculteurs du Canada, l'honneur et la noblesse de leur profession ; il venait bénir, au nom de la Religion Catholique, le nouvel édifice destiné à l'éducation des jeunes cultivateurs.

Il nous sera permis d'emprunter à une correspondance, adressée à un journal du Canada, un résumé des excellentes paroles que fit entendre, en cette occasion, le Révérend Messire E. Quartier, et dans lesquelles, dit le correspondant, les qualités de l'éminent orateur brillèrent de tout l'éclat des sublimes inspirations de l'amour de la Religion et de la Patrie.

" Noblesse du travail dans son origine et dans sa fin : il a été institué par Dieu lui-même qui dit au premier homme : " Tu travailleras la terre et tu seras son gardien." *Posuit eum in paradiso voluptatis ul operaretur et custodiret illum.* (Genèse 11. 15.) Sainte et noble garde qui est une gloire pour l'homme et un insigne de sa principauté, même au milieu des douleurs de l'expiation, comme disait Monseigneur Landriot, évêque de La Rochelle ! L'agriculture est le plus utile de tous les arts, pour ne pas dire le seul nécessaire ; la religion et l'éducation sanctifient et ennoblissent les rudes occupations de l'homme des champs. Telles sont les principales idées que l'orateur sut développer avec toute l'éloquence que demandaient le sujet et la circonstance."

Que le Catholicisme relie ainsi dans une communauté de souvenirs et d'espérances la grande famille humaine, qu'il ouvre des hôpitaux et fasse agenouiller ses sœurs de charité au pied du lit des malades ; qu'il encourage les arts ; qu'il préside aux fêtes agricoles ; qu'il anime de son esprit divin l'enseignement public ; il est partout le même ; et cette pieuse armée, dans laquelle s'enrôlent tous les soldats de Dieu, obéit à la même pensée. Nous n'avons donc besoin d'aucun effort pour vous entretenir du nouveau CABINET de LECTURE PAROISSIAL, après vous avoir parlé de l'École-Modèle de Ste. Anne. Nous avons décrit dans un numéro précédent la bâtisse, élevée au coin des rues Notre-Dame et St. François-Xavier, et qui doit contenir à la fois la Bibliothèque Paroissiale, une salle de nouvelles et une salle de lectures publiques. C'est un des plus beaux édifices et des mieux appropriés à sa destination que possède la ville de Montréal. Les travaux en sont aujourd'hui à peu près terminés et nous espérons que le jour de l'inauguration est proche.

Les directeurs de l'œuvre ont eu la pensée d'associer le public à leurs efforts en ouvrant dans la salle de lecture qui occupe tout le second étage, un vaste bazar à partir du 14 novembre prochain. Ils ont cru que leur œuvre était assez bien comprise, qu'elle était assez aimée de tous pour qu'ils pussent compter sur le concours de tous leurs concitoyens. Ils se sont rappelés comment un auditoire nombreux se pressait autour de la modeste chaire de la rue St. Joseph ; comment il était difficile de satisfaire assez souvent à cette intelligente curiosité ; quelle joie légitime éprouvaient les parents, les amis à venir encourager de

jeunes talents ; à venir applaudir aux nobles succès du travail ; et ils ont voulu réunir, comme dans une fête de famille, tous les habitants de Montréal qui seront heureux de participer par leurs dons à cette généreuse entreprise.

Il s'agissait d'élever à la science une tribune, où viendrait s'allier le culte de l'intelligence au respect de la religion ; d'ouvrir à la jeunesse une arène dans laquelle l'émulation trouverait un nouvel aliment de continuer parmi nous cette franche tradition des études catholiques qui compte dans le monde les plus grands noms et les plus beaux génies ; il fallait donner à un public avide d'instruction un enseignement sûr, créer un lieu de réunion où tous trouveraient une place, une utilité et une distraction : le succès des séances données dans la petite salle de la rue St. Joseph montra que l'œuvre répondait à un désir comme à un besoin du pays. Les directeurs crurent que cette bienveillance leur imposait un devoir de plus ; et pleins de confiance sur la bienveillance et la générosité de leurs concitoyens, ils osèrent se charger de faire construire une salle qui répondit à l'empressement du public : Cette initiative était-elle une témérité ? Nous ne le pensons pas ; et nous sommes persuadés que les résultats du bazar, dont nous annonçons aujourd'hui la prochaine ouverture, justifieront leur zèle et leur confiance. Nous en avons pour garantie le gracieux concours que prêtent, dans toutes les occasions, de cette nature les dames de Montréal, et la faveur marquée avec laquelle le public accueille les présents offerts ainsi à ses instincts généreux. Le *Cabinet de Lecture* deviendra ainsi l'œuvre commune de nos concitoyens ; établi par tous et pour tous, il continuera dans l'avenir avec plus d'efficacité et de puissance sa mission nationale et religieuse.

Avant de terminer cette *Chronique*, nous devons enregistrer un bruit public qui annonce la visite du Prince de Galles au Canada, dans le courant du mois de Mai ou de Juin prochain. L'héritier présomptif de la Couronne d'Angleterre serait accompagné du Secrétaire des Colonies et de quelques autres personnages de distinction. Il viendrait assister à l'inauguration du Pont Victoria, livré au commerce sous peu de jours, mais dont l'achèvement ne sera célébré qu'à la venue de ces illustres hôtes.

HÔTEL-DIEU DE VILLE-MARIE.

LE DEUX CENTIÈME ANNIVERSAIRE.

Ces années, le Canada traverse la phase de ses glorieux anniversaires. L'automne dernier c'était celui de la bataille de Chateauguay. Le 16 Juin 1859, Québec a brillamment célébré le deux centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Montmorency-Laval en Canada, et trois mois après, le 13 Sept. celui de la mort du brave Montcalm. Le 20 Octobre dernier l'Hôtel-Dieu de Montréal célébrait le second anniversaire séculaire de l'arrivée des premières sœurs de cet Institut, les mères de Brésolles, Macé et Maillet. A cette occasion nous ne croyons pas hors de propos de dire un mot sur l'origine de l'ordre religieux des Hospitalières de St. Joseph de Montréal.

Jérôme Le Royer de la Dauversière qui en fut le fondateur, naquit à la Flèche le 2 Mai 1597. Il était de noble race et ses ancêtres s'étaient signalés dans les croisades et au service des Ducs de Bretagne et

de Vendôme. Lui-même était Receveur des Finances à la Flèche.—Homme du monde, engagé dans les liens du mariage, il était peu favorisé des dons de la fortune, mais très-avancé dans les voies de Dieu. Sa vie était austère, ses mortifications effrayantes ; il prenait tous les jours la discipline avec des chaînes de fer, il portait une ceinture armée de 1200 pointes aiguës et des gants de campagne qui en avaient plus de 2000.

Un jour, c'était le 2 Février, jour de la Purification, après la communion, il reçoit de Dieu l'ordre de fonder une Congrégation d'Hospitalières et d'établir un Hôtel-Dieu dans l'Île de Montréal, en Canada. Un tel ordre le jeta dans d'étranges perplexités ; il est laïque, chargé d'une famille nombreuse ; comment fonder un Institut de Religieuses ? Il est sans ressource, il ignore jusqu'à la situation de l'Île de Montréal, comment y fonder un Hôpital ? Sa famille, ses amis, ses directeurs même s'élèvent contre un tel projet ; comment pourra-t-il réussir ? Avec l'aide de Dieu, car l'œuvre est divine et elle est persécutée ; c'est une garantie de succès.

En effet, M. Le Royer fonde son nouvel institut sous le titre d'Hospitalières de St. Joseph. Il rédige pour les nouvelles sœurs un corps de constitutions que l'Evêque d'Angers approuve. La première partie de sa Mission était accomplie ; restait à fonder un Hôtel-Dieu à Montréal.

II

Cette Île était encore déserte et appartenait à M. de Lauson, Intendant du Dauphiné. M. de la Dauversière, après mille difficultés, en obtient la cession, en faveur des *Associés de la Compagnie de Montréal*, et y envoie avec les premiers colons et avec M. de Maisonneuve, Mademoiselle Mance qu'il est temps de faire connaître.

III

Jeanne Mance était née en 1606 à Nogent-Le-Roi, près de Langres, d'une famille anoblée par le roi, et qui a fourni une suite remarquable de magistrats et d'hommes d'épée.

En 1640 elle perdit son père ; sa mère étant morte depuis plusieurs années, elle résolut après bien des hésitations de passer en Canada.

Madame de Bullion qui, par la mort de son mari, se trouvait à la tête d'une brillante fortune, lui fit l'offre de l'aider à fonder un hôpital à Montréal et lui remit une bourse de 1200 livres pour en jeter les fondements. On était au printemps de l'année 1641, et M. de la Dauversière se trouvait à la Rochelle pour presser le départ des premiers colons pour Montréal. Ce fut là que Mademoiselle Mance connut ce grand serviteur de Dieu et ses desseins, de la manière la plus extraordinaire, et qu'elle fut reçue au nombre des Associés de la Compagnie de Montréal, fondée par M. Olier.

Le 20 du mois d'Août 1641, après une pénible traversée, elle abordait à Québec ; le 18 Mai 1642, elle baisait cette terre de Montréal, le terme béni de son pèlerinage, et le 8 d'Octobre 1644, elle prenait possession du nouveau bâtiment de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie, pour la fondation duquel, Madame de Bullion donna plus de 60,000 livres.

IV

Pendant dix-sept ans, Mlle. Mance se dévoua dans le nouvel hôpital au service des malades et des blessés, malgré les privations de tout genre qu'elle eût à

supporter, et les dangers sans nombre auxquels elle fut exposée de la part des Iroquois. Mais le service de cette maison devenant plus difficile et plus pénible, et elle-même s'étant brisée l'avant-bras et démis le poignet, en tombant sur la glace, elle passa en France pour obtenir de M. de la Dauversière des Sœurs Hospitalières de St. Joseph et leur confier l'administration de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie.

C'était le vœu le plus ardent de ce saint fondateur et la fin de toutes ses prières et de toutes ses entreprises, depuis plus de vingt ans; aussitôt il redouble ses prières pour connaître le choix de Dieu, il désigne les mères de Brésoles, Macé et Maillet, pour cette lointaine mission; il les conduit à l'évêque d'Angers qui leur accorde la permission demandée; les accompagne jusqu'à la Rochelle, monte avec elles sur le vaisseau, les bénit et se retire en chantant comme le St. vicillard Siméon: *Maintenant, Seigneur, envoyez en paix votre serviteur.* Son œuvre était accomplie. Quelque mois après, il quittait la terre plein de bonnes œuvres et de mérites, et allait au ciel en recevoir la récompense.

V

Le 20 Octobre 1659, il y avait grande fête à Montréal, et la petite colonie, éprouvée par de longues années de traverses, voyait luire enfin un jour de bonheur. Les sentinelles, placées en vigie, signalaient à l'horizon une barque dès longtemps attendue; le clergé, le gouverneur, toute la population se portait joyeusement vers le port; les cloches carillonnaient gaiement au clocher, et le canon du fort faisait tressaillir d'allégresse le Mont-Royal et tous les échos du Fleuve Roi.

La barque approche, et déjà on distingue trois voiles noires; des cris de joie remplissent les airs. Bientôt elle aborde et trois vénérables Religieuses prennent terre et tombent à genoux, louant Dieu, au milieu d'une foule avide de les voir, de les féliciter, de les remercier, de les bénir pour tant de courage et de dévouement. Les Religieuses Hospitalières de St. Joseph, les Sœurs de M. de la Dauversière étaient à Ville-Marie.

Leur traversée avait été longue et pénible, mais elles durent être bien consolées, quand elles virent avec quels transports de joie elles étaient accueillies, et quel bonheur elles apportaient à ces pauvres colons.

VI

Le 20 octobre dernier, une nouvelle fête réunissait de nombreux fidèles dans la petite chapelle des Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Cette fête, aussi, avait bien ses motifs de joie: c'était le *Deuxième Anniversaire* séculaire de l'heureux événement que nous venons de raconter.

Les colons de 1659 se réjouissaient dans l'espérance des avantages que leur procurerait l'arrivée de la Sœur de Brésoles et celle de ses compagnes. Les habitants de Ville-Marie en 1859 se réjouissent, dans une pieuse fête, des deux siècles de prodiges et de bienfaits qui viennent de s'accomplir dans cette humble maison.

Prodigés de dévouement et de charité, si heureusement rappelés par le Révérend Messire Tonpin, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, dans le récit abrégé qu'il a fait de la vie et des vertus des Sœurs de Brésoles, Macé et Maillet; nul discours n'eût semblé mieux approprié aux circonstances et à l'objet de cette fête.

VII

Après avoir rappelé brièvement les faits historiques qui avaient amené la fondation des Religieuses Hospitalières de St. Joseph, l'Orateur poursuivait:

Ce que je viens de dire, suffit, j'espère, mes Révérendes Sœurs, pour prouver que Dieu a présidé d'une manière toute particulière à la fondation de votre Institut; car, abstraction faite des miracles opérés en sa faveur, quand il n'y aurait que les difficultés, sans nombre, contre lesquelles il a lutté dès son origine, et la manière surprenante dont il en est sorti victorieux, ce serait assez pour confesser hautement que le doigt de Dieu était-là.

Si nous poursuivons l'histoire de cet Etablissement, à travers les siècles qui viennent de s'écouler, la protection divine n'est pas moins manifeste. Pauvre et misérable, comme l'étable de Bethléem, cet Hôpital ne fut d'abord qu'un appentis de planches mal jointes, ouvertes à tous les vents, ne protégeant pas même ses pieuses habitantes, contre les tempêtes de neige des plus rudes hivers. Plus tard, il est vrai, des salles spacieuses remplacèrent ces appentis, mais les incendies, les tremblements de terre, semblaient se succéder à plaisir pour les détruire jusqu'aux fondements. Et pendant ce temps que devenaient les courageuses Hospitalières; en proie à la faim, aux rigueurs des saisons? Surchargées de malades et de blessés, exposées à la contagion des épidémies, aux surprises des Iroquois; dénuées de toutes ressources et travaillant nuit et jour, pour gagner leur vie; pendant deux siècles elles se dévouèrent sans réserve au service de leurs pauvres, de leurs infirmes, luttant contre toute misère et toute souffrance. Dieu a béni tant de sacrifices; le grain de sénévé a germé, il a grandi; affermi parmi les tempêtes, il est devenu un arbre immense dont l'abri a protégé des milliers de malheureux.

(Durant les 50 dernières années, c'est-à-dire depuis 1800 jusqu'en 1859, quatre-vingt cinq mille, sept cent trente-neuf pauvres malades ont été reçus et soignés à l'Hôtel-Dieu; trois mille cent trente-deux y sont morts.)

En 1845, une colonie de cet ordre fut envoyée à Kingston, dans le Haut-Canada, sur la demande de Mgr. Reini Gaudin, alors Evêque de cette ville. En 1852, la Communauté de Montréal acquit un vaste et superbe édifice dans un autre quartier de la ville au faubourg St. Antoine. Ce local, qui était précédemment un Séminaire Anabaptiste, a reçu le nom d'Hôpital St. Patrice, et il relève de la Maison-Mère.)

Les œuvres de charité se sont donc multipliées dans son sein. Il faut aujourd'hui un plus vaste chalet et de plus vastes bâtiments au dévouement des Religieuses Hospitalières de St. Joseph.

Là-haut, près de notre superbe montagne, s'élève, sous sa protection, un splendide monastère. C'est là le palais que la Religion de nos Révérendes Mères prépare à tous les déshérités de la nature. N'est-ce pas le lieu, mes Révérendes Sœurs, de nous écrier avec le psalmiste: *Elles ont semé dans les pleurs, et voilà qu'elles moissonnent dans la joie et l'allégresse. Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* N'est-ce pas aussi le lieu de rappeler les paroles de mon texte: *Ego plantavi, Apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit,* et de le transformer et de dire plutôt: c'est Dieu qui a planté, c'est Dieu qui a fait pleuvoir la rosée, c'est encore lui qui a donné l'accroissement, et c'est lui qui mettra le couronnement à cette merveilleuse entreprise de la charité; lui-même, mes

Rév. Sœurs, qui récompensera votre dévouement, et transformera la couronne de rose de votre profession, en une couronne qui ne se flétrira jamais.

Pour vous, Révérendes Sœurs, qui venez aujourd'hui vous consacrer à Dieu, là où il y a deux siècles, trois autres sœurs faisaient le même sacrifice, je vous félicite du courage avec lequel vous entreprenez de conquérir la même couronne et de faire refleurir les vertus de vos devancières. La tâche est difficile, je le sais; j'oserais presque dire qu'elle surpassera vos forces, si je n'entendais du haut du ciel, la Mère de Brésoles, dont l'une de vous porte le nom, vous adresser, avec les compagnes de sa gloire, ces pieux encouragements: Eh quoi! mes sœurs, ne pourrez-vous entreprendre ce que nous-mêmes nous avons entrepris par des temps plus difficiles; ne pourrez-vous donc pratiquer les vertus que nous avons pratiquées nous-mêmes?

Et ici l'Orateur remettait sous les yeux de son auditoire les prodiges de sainteté de ces premières Religieuses Hospitalières.

VIII

Judith Moreau de Brésoles, d'une illustre famille de Blois, dès l'âge le plus tendre aima les malheureux. Son bonheur était de distribuer, aux enfants pauvres de la seigneurie de son père, tout ce qu'elle possédait, de leur faire le catéchisme et de leur apprendre à prier Dieu. Dès l'âge de quinze ans, elle se plaisait à visiter les malades abandonnés, et pour leur être plus utile, elle avait appris à composer elle-même des remèdes qu'elle leur distribuait.

Le temps d'opter entre le monde et le cloître arriva; elle déclara ses intentions de se faire religieuse; mais ses parents, qui l'aimaient peut-être trop, n'y pouvant consentir, elle s'enfuit de la maison paternelle, et alla s'enfermer dans la maison des Hospitalières de la Flèche; puis, elle servit six ou sept ans les malades à l'Hôtel-Dieu de Laval et ne le quitta que pour venir en Canada.

Pendant les vingt-huit années qu'elle y vécut, elle donna à toute la colonie les plus beaux exemples de vertu. Elle était infatigable au travail et se chargeait des plus rudes travaux, malgré ses nombreuses infirmités et la délicatesse de sa santé. Sa mortification allait jusqu'à se priver de feu, pendant les hivers les plus froids; son humilié jusqu'à se démettre de sa charge de supérieure pour embrasser les emplois les plus bas. A sa mort, la douleur fut générale parmi tous les habitants de Ville-Marie; ils accoururent en foule dans la chapelle où son corps avait été exposé; les sauvages même s'empressèrent de donner des marques d'estime et de respect à ses restes inanimés.

IX

Catherine Macé appartenait à une honnête famille de commerçants de la ville de Nantes. Ses parents s'opposant à son entrée en religion, son jeune frère alors ecclésiastique, et depuis directeur au Séminaire de St. Sulpice, intercédait pour elle et lui obtint la permission tant désirée.

Elle aimait la pauvreté au point de ne vouloir porter que des habits usés et les dépouilles délaissées. Je ne lui ai jamais vu porter de chaussures neuves, si ce n'est une seule fois, a écrit la sœur Morin dans ses mémoires. Son humilité souffrait de sa place d'Assistante et de la charge de Supérieure de la maison. Pendant trente années elle voulut être employée aux offices les plus vils de la basse-cour; et après soixan-

te-cinq années de religion, elle mourut, laissant toute la ville embaumée de l'odeur de ses vertus, pleurant et gémissant sur la perte qu'elle venait de faire.

X

Marie Maillet, se distingua par sa charité, sa tendresse ingénieuse pour les pauvres malades, et par son zèle ardent pour la conversion des Iroquois que l'on amenait à l'Hôtel-Dieu; elle était, près d'eux, aux petits soins, afin de gagner leur confiance, de les convertir et de les préparer à recevoir le baptême; et quand elle avait réussi et qu'elle les voyait bons chrétiens, elle en pleurait de joie. Aussi les sauvages l'aimaient-ils! ils l'avaient surnommée leur *Chère Mère*. Elle mourut le 30 Novembre 1677.

XI

Voilà, mes Rév. Sœurs, de beaux exemples à suivre, et d'admirables vertus à imiter! voilà le précieux testament que vous ont laissé vos généreuses fondatrices, testament, qu'elles ont, j'oserais le dire, signé de leur propre sang; elles ne sont point mortes de la mort violente des martyrs, mais leur vie a été un martyre continu d'abnégation, de mortification, et de dévouement héroïque.

Conservez l'héritage qu'elles vous ont légué; pour atteindre à une telle perfection, il vous faudra, sans doute, le secours d'en haut, mais ayez confiance: la grâce, disait le Sauveur à M. de la Dauversière, ne leur manquera pas. Mais vous, mes sœurs, ne manquez pas à la grâce.

XII

Avant de terminer, qu'il me soit permis, Monseigneur, de féliciter votre Grandeur du vif intérêt qu'elle porte à toutes les communautés religieuses de ce beau diocèse. Sous la puissante impulsion de votre zèle, toutes celles qui existaient, lors de votre heureux avènement au trône épiscopal de Ville-Marie, ont pris de nouveaux accroissements. D'autres ont été fondées et prospèrent; elles ont eu leurs épreuves, mais à l'exemple de sa Grandeur, elles ont compté sur la providence divine, et aujourd'hui, échelonnées jusque dans l'Amérique du Sud, elles font le bien partout où elles sont appelées. Levez donc encore une fois, Monseigneur, vos mains bienfaisantes sur ces pieuses familles, l'objet de vos pastorales sollicitudes; levez-les, surtout, sur cette famille prosternée à vos pieds. Bénissez les sœurs, bénissez leurs malades, bénissez leurs pauvres et leurs infirmes. Bénissez leurs orphelins et leurs orphelines; bénissez aussi ces pieux fidèles qui viennent encourager leurs bonnes œuvres par leur concours, et par la reconnaissance qu'ils leur témoignent, pour tous les services qu'elles rendent aux membres souffrants de J.-C. Enfin, bénissez-nous tous, pasteurs et fidèles, afin que tous, nous méritions de former votre couronne dans le séjour de la bienheureuse éternité.

Le Pontife se leva, bénit toute la foule agenouillée et émue, et l'auguste sacrifice se continua.

Mlle A. Roy et Mlle P. Lebeau furent admises à la profession religieuse. La première sous le nom de Sœur de Brésoles, la seconde sous celui de Sœur Prospère.

Le chœur de la paroisse et celui de Bonsecours, dirigés par le Rév. Messire Perrault, contribuèrent puissamment à la solennité de cette belle fête. Mr. La-

belle, l'habile organiste de Notre-Dame avait bien voulu se prêter à cette cérémonie.

XIII

Le soir, il y eut vêpres ; la bénédiction d'une cloche pour le nouvel Hôpital, situé au pied de la montagne, se fit par le Rév. Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice.

Les Parrains et les marraines ont été Mr. et Mme. C. S. Cherrier, Mr. et Mme. O. Berthelet, Mr. et Mme. Hub. Paré, Mr. A. Laframboise et Mme. Bouthillier. L'allocution de circonstance fut donnée par le Rév. Messire Billandèle, grand-vicaire et prêtre de St. Sulpice.

Il y montrait combien la religion est grande, et comment elle sait, d'objets profanes, faire des instruments saints de religion et de piété ; et à ce sujet, il déroulait tous les devoirs que la cloche, chaque fois qu'elle sonnerait, rappellerait aux Rév. Sœurs ; le soin de leur propre sanctification, l'assistance de leurs malades et de leurs pauvres, la direction et l'administration de leurs orphelins et de leurs orphelines ; et il terminait en faisant ressortir avec quels soins et quelle sollicitude la Providence de Dieu avait prodigué aux habitants de Ville-Marie toutes sortes d'avantages temporels et spirituels, en lui donnant de si nombreuses et si ferventes communautés religieuses, et il invitait tous les fidèles, assistants à cette cérémonie, à en rendre à Dieu de sincères actions de grâces.

Le salut du Très-Saint-Sacrement, donné par Mgr. de Cydonia, couronna cette journée de pieuses joies, et le cœur des demoiselles de Bonsecours n'y demoura pas au-dessous de sa réputation.

XIV

Voilà de nobles et de saints encouragements donnés à cette vénérable communauté des Religieuses Hospitalières de St. Joseph. Et qui peut nier qu'elles ne les méritent ! Voltaire qui a essayé de tout flétrir en Religion, a cependant comme les autres, parlé des Religieuses Hospitalières et il a dit :

“ Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute fortune, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine, n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse.”

Je ne vois pas même qu'ils les aient imité en aucune manière, car, donner de l'argent, cela est facile ; mais donner sa vie aux malheureux, comme tous les jours le fait la Sœur Hospitalière catholique, cela n'est pas aussi aisé et ne se voit que parmi nous.

Un membre de l'Académie des Sciences, envoyé par le Gouvernement Français pour examiner les hôpitaux d'Angleterre a dit à son retour, “ il y règne une police très-exacte, mais il y manque deux choses : nos curés et nos hospitalières.”

Peut-on faire un plus bel éloge de la charité, de la douceur, de la patience, du dévouement, du sacrifice journalier de la vie de ces héroïnes chrétiennes, qui pour toute récompense du bien qu'elles font au monde, ne demandent rien, si ce n'est le Ciel pour elles, et le Ciel pour les malheureux auxquels elles ont tout donné.

La Présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture.
PAR LE RÉV. P. VIGNON, S. J., SUPÉRIEUR DU COLLÈGE
STE. MARIE, LE 17 MARS 1857.

(Suite.)

Il est donc évident, Messieurs, que le prêtre aime la science pour lui-même, et que son bonheur est de pouvoir la communiquer aux peuples, afin de les rendre plus vertueux, en les rendant plus éclairés ; or le Cabinet de Lecture, c'est la science ; ôtez-en le prêtre, et vous aurez la science pour la science, mais avec le prêtre vous aurez la science pour la vertu. J'en conclus, Messieurs, que le prêtre doit aimer le Cabinet de Lecture, qu'il doit le protéger, lui prêter son concours et le favoriser de son dévouement ; j'en conclus enfin que sa présence y sera vraiment utile, s'il peut y exercer une influence digne du but sublime que le Cabinet se propose.

Cependant, Messieurs, le problème n'est pas encore résolu ; car s'il n'y a de la part du prêtre aucun motif de s'éloigner, il existe peut-être des circonstances extérieures qui s'opposent à sa présence. Permettez-moi de formuler nettement la difficulté : si le prêtre paraît, il excitera des inquiétudes, de la jalousie et même la répulsion ; des inquiétudes, parce que peut-être il viendra non pour éclairer, mais pour éteindre la lumière ; de la jalousie, parce qu'il voudra remplir des fonctions que des citoyens sages et vertueux aimeraient à se partager ; et enfin la répulsion, parce que le jeune homme s'éloignera du Cabinet de Lecture afin de n'y point rencontrer le prêtre.

Non, Messieurs, que les amis de la science ne soient pas inquiets ; le prêtre, pour me servir du mot vulgaire, ne sera point un éteignoir. Remarquez que je dis le prêtre, afin de représenter dans une seule personification, le corps sacerdotal tout entier ; or le prêtre ainsi considéré dans son extension générique, possède toutes les vertus du sacerdoce ; il a le zèle de St. François-Xavier, la tolérance de St. François de Sales, la charité de St. Vincent de Paul, l'intelligence de Fénelon, et le génie de Bossuet. Ainsi l'influence que le prêtre doit exercer dans le Cabinet de Lecture, ne doit pas être celle d'un homme, car tout homme est sujet à l'erreur et aux passions ; mais elle sera l'influence du sacerdoce, et par conséquent, l'influence de la vérité et de la sainteté. Il pourra donc se rencontrer des actes où un prêtre, dont le zèle ne sera pas, selon la science, se trompera ; mais sans vouloir justifier ces anomalies exceptionnelles, je dis que les inquiétudes des amis de la science ne sont pas fondées ; car, il n'est pas ici question d'un prêtre, mais du prêtre ; or le prêtre c'est le dépositaire de la foi ; le prêtre c'est le gardien de la science, et par conséquent le prêtre, c'est l'ami et le protecteur de toutes les vérités et de toutes les sciences. En effet, Messieurs, toutes les vérités ne sont qu'une seule et même chose qu'on nomme la vérité ; oui, la vérité est une, elle est dans l'Évangile, et elle est aussi dans l'esprit de l'homme : dans l'Évangile, on l'appelle la révélation, et dans l'homme, c'est la science ; mais cette distinction ne brise nullement son unité, elle reste toujours la vérité une et indivisible. De même toutes les sciences ne sont qu'une seule et même chose qu'on nomme la science. Or le prêtre a été établi gardien de la science. S'est-il montré infidèle ou prévaricateur ? Il en est qui l'accusent ; qu'ils nous montrent donc une seule vérité qu'il aurait foulée aux pieds ; une seule science dont il aurait reçu la lumière et qu'il aurait lui-même éteinte ? Non,

Messieurs, on pourra calomnier le prêtre, mais on ne le convaincra jamais d'avoir trahi la science. Le prêtre aime toutes les sciences, il n'en repousse aucune, car il n'y en a aucune qui ne puisse être utile au prêtre; il n'y en a aucune qui ne puisse fournir des armes à la vérité contre l'erreur. Le prêtre a reçu le flambeau de la foi, et il l'a porté devant les nations qui n'ont jamais cessé de le contempler; il a aussi reçu le flambeau de la science, et c'est parce qu'il ne l'a point éteint que les peuples modernes sont éblouis par toutes les lumières de la civilisation.

Ainsi, Messieurs, la présence du prêtre n'inspirera aucune inquiétude aux amis de la science; et j'ajoute qu'elle n'excitera point la jalousie des gens de bien, puisqu'elle ne peut avoir pour effet leur exclusion. Rappelez-vous, Messieurs, que le but capital du Cabinet de Lecture, c'est d'organiser parmi nous un apostolat laïque; or comment réussir dans cette œuvre de dévouement et de zèle, si les citoyens, éminents par leur foi et leur influence, n'en étaient pas les membres les plus actifs et comme les fonctionnaires responsables. Sans doute la présence du prêtre est utile, mais c'est aux circonstances à déterminer le rôle qu'il doit remplir; souvent il se bornera à encourager, à exciter ou à consoler; quelquefois il donnera un conseil utile; enfin il signalera en public ou en particulier, les tendances d'une doctrine; il fera connaître ce qu'en pensent les hommes distingués dans l'église, et ce qu'en pense l'église elle-même. Maintenant, quel est l'homme sage qu'une telle direction pourrait rendre jaloux? Le prêtre dans le Cabinet de Lecture ne vous paraît-il pas semblable au prêtre dans l'école? Est-ce que la présence du prêtre excite la jalousie des hommes vertueux qui ont le soin de l'instruction de vos enfants? n'est-elle pas au contraire un signe d'harmonie entre la religion et l'éducation? Ainsi la présence du prêtre éclairera la conscience et fortifiera le courage de tous les protecteurs du Cabinet; en un mot, elle deviendra un gage de droiture pour la conviction de l'esprit et la sympathie du cœur.

Enfin, on demande si la présence du prêtre ne sera point une cause de répulsion pour la jeunesse qu'on veut sauver du naufrage. Non, Messieurs, une telle répulsion n'est pas possible; car il n'est personne dans la société qui éprouve autant d'inclination et de sympathie pour le prêtre que le jeune homme; c'est qu'en effet il n'est personne pour qui le prêtre s'impose autant de sacrifices et de labeurs. Le jeune homme, oui, voilà l'objet de la sollicitude et des espérances du prêtre; et parce qu'il le sait bien, il l'aime, il lui ouvre son cœur avec confiance, il lui permet d'en connaître toutes les blessures et de les guérir. Qu'on ne calomnie donc point le jeune homme, ou qu'on nous dise pourquoi il aurait horreur du prêtre!

Sans doute, quand le jeune homme fait son entrée dans le monde, il aperçoit devant lui de glorieuses destinées, et il a l'espérance qu'elles deviendront réelles; sans doute, il sent dans son cœur le germe des grandes choses; il a la soif du bonheur, mais aussi il a l'amour du devoir et la résolution de plutôt mourir que de laisser flétrir en lui l'honneur ou la vertu; il est plein de force et de courage, mais cependant il a la conscience de ses défauts et de son inexpérience; voilà pourquoi il est si avide de sciences, de lumières et de protections; d'avance il veut connaître les difficultés qu'il rencontrera, mais c'est afin de s'exercer à les vaincre; et pour tout cela il a besoin d'un ami; et il jette partout ses regards pour le rencontrer.

Faites attention, Messieurs, que l'ami qu'il cherche, ce n'est point un compagnon de plaisirs; c'est un guide qui le conduise à ses grandes destinées; c'est un maître qui lui enseigne des vérités sublimes; c'est un protecteur qui l'aide de son influence; c'est un défenseur qui le protège contre l'envieux ou le méchant; c'est un gardien qui veille sur le plus grand des trésors, celui de sa vertu; en un mot, l'ami qu'il cherche, est un ami qui soit à son âme comme un remède de vie et d'immortalité. *Ecclé VI. 16.* Mais je vous le demande à vous, Messieurs, qui connaissez si bien le monde, où trouvera-t-il jamais cet ami, s'il ne rencontre le prêtre? Le prêtre, oui, voilà le pain de celui qu'il cherche; c'est le nom de celui qui a déjà été son ami fidèle, il le connaît donc bien. Qui a fait couler les beaux jours de son innocence dans le bonheur et la joie du cœur? n'est-ce pas le prêtre? Qui a nourri sa jeunesse du pain de la foi et du pain de la science? n'est-ce pas encore le prêtre? n'est-ce pas à côté du prêtre qu'il a passé ces années si heureuses, qu'il ne cessera jamais de les appeler les plus heureuses de sa vie? Oni, quand même la fortune verserait dans ses mains, la richesse; quand même elle placerait sur son front la couronne de la gloire humaine, il dirait encore: je possédais de plus grands biens à côté du prêtre, car alors je possédais le bonheur. Et l'on craint qu'à la rencontre du prêtre dans le Cabinet de Lecture, le jeune homme recule d'horreur ou de dégoût! est-ce donc qu'il n'est plus qu'un insensé? ne reste-t-il dans son âme aucune idée du bien et du mal? et son cœur est-il devenu incapable de reconnaissance? En vérité, Messieurs, on ne peut tenir un tel langage sans méconnaître le jeune homme ou sans le calomnier!

Mais quelle peut être la cause d'une si noire calomnie? je le dirai hardiment: c'est que le jeune homme, en quittant le prêtre à son entrée dans le monde, ne l'a point retrouvé au Cabinet de Lecture; car le Cabinet est une institution qu'il aime; c'est par lui qu'il espère réaliser toutes ses espérances; c'est là qu'il pourra faire entendre sa voix, développer ses talents, faire connaître son mérite, enfin se préparer une carrière qui lui permettra d'insérer son nom dans les annales de la patrie; il est donc entraîné au Cabinet par tous les instincts qui le poussent aux grandes choses. En vain vous lui représentez qu'il peut trouver une voie moins périlleuse; en vain vous lui énumérez tous les dangers qu'il va courir, danger des mauvaises doctrines que ses oreilles entendront, danger des livres pervers qu'on lui mettra dans les mains, danger de vivre dans la compagnie d'hommes sans religion et sans mœurs; il a trop confiance dans sa vertu pour ne pas mépriser vos craintes; il se présente donc, non pour être perverti, mais s'il le faut pour combattre et vaincre. Ah! s'il pouvait alors rencontrer le prêtre, il s'attacherait à lui, et il éviterait le fatal écueil où il ira bientôt se briser. En effet, ceux qu'il voit sans cesse rassemblés autour de lui exercent une influence irrésistible sur son esprit et sur son cœur; peu à peu la tyrannie du respect humain enchaîne tous ses mouvements et en fait un esclave; on le voit non seulement s'éloigner du prêtre, mais du sacrement où Dieu pardonne les péchés, mais du pain des anges et des âmes purs, mais du temple et enfin de la prière; le dirai-je, il va jusqu'à rougir de paraître vertueux et de n'être pas encore descendu dans l'abîme du mal; en même temps il avale le poison distillé avec artifice dans le livre roman; l'incendie des passions s'allume dans son cœur, c'est alors, et seulement alors, qu'il a horreur du prêtre!

tré ; mais c'est parce qu'il a horreur de lui-même et qu'il se trouve comme un coupable devant un tribunal où est assis son juge. Triste récit, Messieurs, mais, hélas ! trop fidèle. Combien de jeunes gens ont-ils cru entendre raconter leur histoire ? combien doivent regretter de n'avoir pas rencontré le prêtre au Cabinet de Lecture ? Qu'ils se réjouissent donc, car maintenant il y peut paraître ; le but même de cette institution nous prouve qu'il y remplira un ministère qui sera béni de Dieu et des hommes.

Nous avons considéré, messieurs, le but du Cabinet et nous en avons conclu que le prêtre y serait utile par sa présence, qu'il y exercerait un ministère digne du sacerdoce et confirmé par les plus belles pages de l'histoire de la science et de l'Eglise. L'étude des moyens que nous offre le Cabinet pour atteindre son but, va nous conduire à la même conclusion. Quels sont donc ces moyens ? Je ne crains pas de le dire, Messieurs, ce sont les plus puissants que l'homme ait encore inventés pour recevoir ou transmettre ses pensées et ses convictions ; ils sont comme les leviers de l'être intelligent et libre, sur ses semblables les plus éloignés, et ils s'appellent la *Bibliothèque*, la *Tribune*, et le *Journal* ; voyons si chacun d'eux ne réclame pas la présence du prêtre dans le Cabinet.

Il est beau, Messieurs, le jeune homme lorsqu'il arrive sur la scène du monde et que pour la première fois il entre dans un Cabinet de lecture ; son cœur alors est pur, son âme repose en paix au fond de sa conscience, les anges contemple avec amour son vêtement d'innocence, et la modestie de son visage réjouit le regard des hommes ; il y a dans ses yeux tout l'éclat d'un brillant avenir ; enfin, son front lui-même est un miroir où se reflètent des pensées nobles et une volonté pleine d'honneur et de droiture. Le premier objet qui frappe sa vue, c'est la *bibliothèque*, vaste arsenal de la science, riche trésor pour cette jeune intelligence, avide de connaître les hommes et les choses. Alors, Messieurs, je me représente Adam au milieu du jardin de délices. De quelle admiration n'a-t-il pas dû être rempli, à la vue des beautés de la création ? Mais surtout combien vive a dû être sa reconnaissance, lorsqu'il connut qu'il était le roi de la nature et que tous les autres êtres n'existaient que pour le rendre heureux : le soleil en l'éclairant de sa douce lumière ; la terre en étendant sous ses pieds des tapis émaillés de fleurs ; les arbres en suspendant sur sa tête leurs fruits mûrs et suaves ; les oiseaux en faisant retentir jusqu'aux cieux l'hymne du Créateur ; en un mot, toutes les créatures en lui obéissant comme à leur seigneur. Hé bien, Messieurs, il y a quelque chose de cette harmonie des êtres dans le Cabinet de lecture, où il semble que tous viennent apporter leur tribut au jeune lecteur, comme des subordonnés à leur souverain !

S'il ouvre le livre de l'histoire, voilà que toutes les générations humaines paraissent devant lui, pour l'instruire de leurs erreurs, afin qu'il les évite et qu'il marche toujours dans le chemin de la vérité et de la vertu. Tous les grands hommes de l'antiquité viennent pour lui raconter leurs exploits, leurs conquêtes, leurs triomphes, mais pour lui dire aussi dans quelles ténèbres l'idolâtrie les tenait plongés ; comment elle divinisait toutes les passions et adorait tous les vices. N'ont-ils seulement les anciens du paganisme deviennent ses serviteurs, mais les patriarches eux-mêmes et les saints prophètes arrivent, chacun selon son rang, afin de lui donner des leçons de sagesse et de crainte de Dieu. C'est Moïse, le grand législateur d'Israël ; c'est David, le chanteur des saints cantiques ; Jésus-

Christ lui-même se présente avec son Evangile et ses miracles ; il tient par la main son épouse, la sainte Eglise, et il la lui montre ornée des marques authentiques de son union éternelle. Comment n'admèrerait-il pas ensuite le courage et le zèle des apôtres, la constance et l'intrepidité des martyrs, les prières et la vie pénitente des solitaires, la science et la sainteté des grands docteurs, la piété des princes chrétiens, la bravoure des chevaliers, le dévouement des ordres religieux, enfin l'héroïsme de toutes les vertus chrétiennes ? Mais souvenons-nous que si tant de héros ne semblent exister que pour lui, c'est afin qu'à son tour il ne vive que pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité.

S'il ouvre ensuite le livre des sciences, c'est une autre série de merveilles qui semblent enchaîner la morale à ses destinées ; les cieux lui racontent leur étendue incommensurable, la terre lui découvre toutes les richesses de sa nature féconde ; il n'y a pas un insecte, pas un brin d'herbe, pas un grain de poussière qui n'ait de grands secrets à lui découvrir ; il aperçoit d'un côté l'infiniment grand, et de l'autre l'infiniment petit ; l'un, lui révèle la puissance de Dieu, et l'autre, la sagesse incompréhensible de celui qui, après avoir créé ce grand univers, a voulu cacher sous le volume d'un atome les détails et les proportions d'un système planétaire. Et tous ces enseignements lui sont donnés afin qu'il apprenne à aimer et à servir celui qui est aussi grand dans le plus petit des êtres que dans l'immensité des mondes. Après cela, Messieurs, me suis-je trompé, en disant que la *Bibliothèque* est pour le jeune homme, avide de s'instruire, un paradis de délices ! Pour moi, je découvre dans cette comparaison une parfaite ressemblance et une triste réalité. Adam fut heureux tant que son cœur demeura dans l'innocence, c'est l'image du bonheur que goûte le jeune homme avant le jour de la séduction ; hélas ! comme Adam, le jeune homme se laissera séduire et le Cabinet de lecture, si le prêtre n'y est présent, sera le lieu choisi pour la tentation.

Pourquoi, demande la voix séduisante, ne lisez-vous pas de tous les livres de la science ? et le jeune homme répond avec cette simplicité qui ne soupçonne pas la ruse, il nous est permis de lire tous les livres de la science, excepté celui de la science du mal, car Dieu a dit, si vous le lisez vous mourrez. Pas du tout, répond le tentateur, vous ne mourrez pas, car Dieu sait que le jour où vous le lirez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme un Dieu sachant le bien et le mal. L'infortuné croit entendre un ami qui s'intéresse à son bonheur : funeste erreur ! Ah ! si le prêtre était présent, il le retirerait de l'abîme où il va se jeter. En effet, le jeune homme contemple le livre défendu, et il se persuade qu'il est bon ; plus il regarde, plus il est ébloui de sa beauté, la vue seule le lui rend délicieux ; enfin, il approche la main et il saisit le livre fatal pour en faire l'aliment de son intelligence. Infortuné jeune homme, la science du mal a empoisonné ton âme, elle mourra ! En vain désormais tu cultiveras le champ de la science, il sera maudit, et dans sa stérilité il ne produira que des ronces et des épines, que des illusions et des remords. Ce funeste dénoûment ; Messieurs, ne nous conduit-il pas à notre conclusion ? Répétons-la donc et disons : oui, la présence du prêtre dans le Cabinet est utile, car elle peut détourner des lèvres du jeune homme le poison de la science du mal, et empêcher que la bibliothèque ne devienne pour le tentateur un instrument de séduction.

Non loin de la bibliothèque, il est un autre objet

qui excite les désirs et encourage les espérances du jeune homme, c'est la *Tribune*. La tribune, Messieurs, oui, c'est là le marche-pied sur lequel il espère s'élever un jour, et devenir peut-être le sauveur de la patrie ; car la tribune, c'est le lieu d'où s'élançe la pensée de l'homme pour aller convaincre et conquérir le monde.

Quelle est grande la puissance de l'homme dans une tribune ! cet homme parle et voilà que sa pensée traverse l'espace et arrive à tous ceux qui l'écoutent ; non-seulement il communique sa pensée, mais il émeut les âmes, il les passionne ; il saisit comme l'éclair, il ébranle comme la foudre et il remue les flots de la multitude comme la tempête soulève les vagues de l'océan.

Quelle est grande la puissance de l'homme dans une tribune ! elle est si grande, que des légions armées ne peuvent lui résister, et que les vainqueurs des peuples sont vaincus par elle. Elle est si grande, que le puissant roi de Macédoine craignait plus Démosthènes que toute la Grèce conjurée contre lui, et qu'il eut été certain de triompher si le grand orateur n'eut pas été là pour déjouer ses plans, démasquer ses embûches, exciter le soulèvement d'un peuple libre, et résister ainsi, lui seul, aux envahissements du despote.

Quelle est grande la puissance de l'homme dans une tribune, oui, je ne crains pas de le répéter, car César lui-même, César vainqueur de Pompée, César maître de Rome et de l'empire, César, Messieurs, craint d'être vaincu par l'éloquence de Cicéron ; il veut condamner celui que Cicéron doit défendre, il écrit la sentence, il la tient dans la main et il consent à écouter, mais il est résolu de ne pas être ému ; il n'en fut pas ainsi, Messieurs, la parole de l'orateur subjuga César ; il laissa tomber de ses mains la condamnation écrite, et sa bouche prononça la sentence du pardon ; tant est grande la puissance de l'homme dans une tribune.

Comment donc le jeune homme qui aspire aux grandes choses, pourrait-il regarder la tribune d'un œil indifférent ? comment ne se passionnerait-il pas du désir d'y monter ? et comment n'encouragerions-nous pas ses efforts ? Pour moi, Messieurs, je suis convaincu que dans un pays libre comme le Canada, où le peuple est législateur, où chaque citoyen tient en main la puissance électorale, il faut, oui, c'est une nécessité, c'est un devoir, que les hommes vertueux, exercent leurs droits, et qu'il l'emportent sur ceux qui ne sont pas gens de bien. Laissons donc le jeune homme monter à la tribune du Cabinet, qu'il y parle avec une âme sincère et un cœur vertueux ; alors il apprendra à tenir d'une main forte le glaive de la parole et à le brandir un jour contre la tête des méchants ; ainsi le guerrier n'est envoyé sur le champ de bataille qu'après s'être longtemps exercé aux évolutions de la tactique militaire. Autrefois, Démosthènes haranguait les flots tumultueux de la mer pour pouvoir haranguer ensuite les vagues si agitées du peuple athénien ; aujourd'hui, c'est au Cabinet de lecture que le jeune homme peut faire entendre sa voix et se préparer à devenir législateur ou magistrat, électeur ou mandataire de son pays.

Mais qu'il prenne garde, car si la tribune peut lui devenir un marche-pied pour s'élever à la gloire, elle peut être aussi le degré d'où il se précipitera dans la profondeur d'un abîme. Oui, Messieurs, il y a un abîme devant la tribune et l'orateur doit toujours craindre d'y tomber ; cet abîme c'est l'erreur ; abîme d'autant plus redoutable que les préjugés et les pas-

sions couvrent ses flancs ténébreux d'un voile trompeur et séduisant. Il y a là un grand péril pour le jeune homme ; car il est si ardent, si impétueux et ses désirs l'entraînent avec tant de violence, qu'il lui est impossible d'écouter les sages conseils de la réflexion ; il verrait l'abîme entrouvert, qu'il espérerait le franchir sain et sauf ; qui pourrait donc l'arrêter si, au lieu d'un abîme, ses yeux aperçoivent une illusion brillante ? Il me semble déjà, Messieurs, que la présence du prêtre, de cet homme qui a été le confident de ses malheurs passés, le conseiller de sa conscience, le gardien ou le restaurateur de sa vertu, serait vraiment utile. Mais attendons, car nous n'avons pas signalé le plus grand danger que le jeune homme rencontre à la tribune : quel est-il ? c'est le danger d'être entraîné par la séduction d'autrui. Vous n'avez sans doute pas oublié les compagnons qu'il doit s'associer au Cabinet de lecture s'il n'y trouve pas le prêtre ; vous vous rappelez quels seront les confidents de ses pensées et de ses désirs ; mais surtout vous avez compris l'influence qu'ils exerceront sur son esprit ou sur son cœur, pour le bien ou pour le mal ; je le répète, voilà le grand danger, car je le sais très-bien, l'homme qui monte à la tribune pour convaincre doit avoir lui-même une conviction ; or il est assez rare qu'on se fasse à soi-même sa propre conviction, on la reçoit presque toujours d'autrui ; et la conviction que l'on reçoit ainsi participe aux qualités du principe d'où elle émane. Deux principes, Messieurs, président à l'origine des convictions humaines, le génie du bien et le génie du mal ; l'ange de l'ordre et l'ange du chaos ; si le génie du bien allume en nous le feu sacré, il éclaire l'âme, et de plus il échauffe et met en fusion tous les éléments de la société pour établir partout l'ordre et l'harmonie ; si au contraire le génie du mal vient substituer sa lumière, il éclaire aussi, mais c'est pour éblouir et aveugler ; il échauffe, mais c'est pour allumer l'incendie qui doit dévorer les cités et les campagnes, et qui ne laissera après lui que l'horreur des ruines.

Qui donc sera assez heureux pour faire descendre dans l'âme du jeune homme le génie du bien, l'ange de l'ordre ? Ce sera le prêtre, Messieurs ; certes nous n'excluons personne ; que tous les amis vertueux paraissent donc pour aider le jeune orateur de leurs conseils, mais aussi que la présence du prêtre soit bienvenue au milieu d'eux ; rien ne peut être plus utile ; or la présence du prêtre c'est tout un symbole de foi. Permettez-moi, Messieurs, de développer ma pensée. En voyant le prêtre près de la tribune, l'orateur chrétien éprouve les délices d'un ravissement ; il aperçoit derrière l'image du prêtre une tribune qu'il faut appeler la Grande Tribune, car ce n'est pas la tribune d'un Cabinet, ni même d'une nation, c'est la tribune de l'humanité.

Toutes les générations viennent se grouper en cercle, autour de cette tribune ; toutes les nations y sont rassemblées, quelles que soient leurs mœurs, leur langue, et leur constitution politique ; les monarchies y sont assises à côté des républiques ; et elles sont toutes attentives et silencieuses pour écouter la parole d'un vieillard. Car dans cette tribune est assis un vieillard, vénérable par l'expérience des années et par le respect des peuples, mais plus vénérable encore par la vérité de ses paroles. Un jour la mort lui ouvrira la porte pour quitter la vie, et un autre vieillard surviendra vertueux comme lui, et surtout parlant la vérité comme lui ; en attendant il aime l'humanité comme un père aime son enfant, il a sans cesse les yeux tournés vers tous les peuples, il sait quand ils

sont dans la douleur ou dans la joie, quand ils sont libres ou opprimés, quand ils aiment la vérité et quand ils la repoussent; du haut de la Grande Tribune, comme d'un centre de lumière et de vie, il éclaire le monde par la propagation incessante de la vérité, et il épanche partout la charité pour être le vie du même monde. Lorsque l'erreur ouvre la bouche pour séduire les hommes, aussitôt le vieillard jette le cri d'alarme; et quand le génie des révolutions plane sur les peuples, et que de sa voix aiguë il appelle à lui les hommes de sang, le vieillard jette le cri d'alarme pour avertir et sauver l'humanité. En un mot, depuis le jour où la Grande Tribune fut élevée au milieu du monde pour en être la lumière, les générations en marche n'ont jamais cessé de la contempler; au milieu même de la tempête et du naufrage, le vieillard a toujours montré l'écueil qu'il fallait éviter et le port où les hommes trouvent le salut. Je ne vous ai point raconté une fiction, Messieurs, et déjà sans doute, vous m'avez compris, vous avez dit en vous-même, la Grande Tribune de l'humanité c'est la tribune chrétienne, c'est la chaire de Pierre, et le vieillard c'est le Pontife romain. La présence du prêtre, dans un Cabinet de lecture, sera donc pour le jeune homme, un signe sensible qui lui rappellera cette Grande Tribune où jamais l'erreur n'a parlé, et où jamais elle ne parlera. Mais quel sentiment viendra alors remplir l'âme du jeune homme? Ce sera certainement celui du respect et de l'amour; ainsi il restera chrétien, plein de droiture, de générosité et de dévouement; non-seulement il n'insultera jamais ni à la Grande Tribune, ni au vieillard, mais il les honorera, il les défendra et il leur demandera la lumière pour éclairer ses convictions, et enfin Messieurs, il donnera la preuve la plus éclatante que la présence du prêtre, dans le Cabinet de lecture, n'est pas inutile. Elle n'est pas inutile devant la bibliothèque, elle n'est pas inutile devant la tribune, j'ajoute encore qu'elle n'est pas inutile devant le journal.

(A continuer.)

Discours prononcé par le Rev. Messire Lavoque, Curé de St. Jean Dorchester, dans l'Eglise Paroissiale de Montreal, le 24 Juin 1851, jour de la St. Jean Baptiste.

(Suite et Fin.)

Cependant, à travers l'harmonie de ce concert de louanges et de remerciements, j'entends quelques voix aiguës, qui viennent pousser des cris discordants, cherchant à le troubler et à l'interrompre. "La religion nous entrave!! La religion arrête les progrès!!! La religion ne fait que des peuples pauvres et sans industrie!!" Tel est le refrain qu'ont appris de l'impiété ou du matérialisme, un petit nombre de nos compatriotes, qui osent articuler des propos semblables, sans s'être donné la peine d'examiner tout ce qu'ils renferment d'odieux et d'injuste. Pour leur trouver une réponse, je n'aurais eu qu'à ouvrir quelque'un de ces précieux ouvrages de polémique religieuse, que Dieu a inspirés pour les besoins de notre époque. Mais je me suis même épargné cette peine si légère; car j'ai pensé que ce ne serait ni le lieu, ni l'occasion d'entrer en lice, pour briser une lance avec ces dignes champions de la philosophie moderne. Souffrez seulement qu'ici

en votre présence, mes chers frères, je les mette au défi de justifier leurs basses insinuations; et de prouver un seul fait, qui indique que la religion, en Canada surtout, ait jamais apporté quelque obstacle au progrès des sciences, des arts et de l'industrie, qu'elle a au contraire, toujours et partout favorisés de toute son influence et de toute ses forces; que je leur dise que leurs avancées à ce sujet, ne sont que mensonge et calomnie; et que si réellement nous sommes sous quelques rapports un peu arriérés et apathiques, ce serait une injustice manifeste de dire ou faire entendre qu'il faut l'attribuer à la religion, tandis qu'elle serait prête à bénir avec effusion le jour où nous commencerions à vouloir, avec un peu de persévérance et d'énergie, utiliser notre éducation et exploiter nos ressources intellectuelles et physiques. Et d'ailleurs, c'est peut-être encore trop, mes chers frères, que je me sois permis de faire devant vous, ces courtes observations, qui ne regardent, j'espère, personne de ceux qui m'honorent en ce moment de leur bienveillante attention.

Si je ne me fais point illusion, mes chers frères, j'ai parlé à des cœurs qui m'ont compris, et dont les sentiments sont d'accord avec les miens. Ce religieux silence, ces regards fixes et attentifs; et, oserai-je me permettre de le dire, ces bouches parfois béantes, ces oreilles qui m'ont semblé chercher à s'ouvrir d'avantage, comme pour recueillir plus sûrement toutes mes paroles; tout cela me donne l'intime conviction que je ne me suis point trompé, lorsque j'ai dit que sachant que j'avais de vrais Jean-Baptiste pour auditeurs, je pourrais parler avec franchise et confiance. Comme moi, vous avez paru convaincus que l'union seule peut nous rendre assez forts, pour conserver ce que nous possédons de bien-être et de bonheur réels: que comme Canadiens, nous n'avons plus d'autre point de ralliement qu'autour de nos autels, puisque partout ailleurs dans le partage de la propriété, dans le commerce et l'industrie, dans les professions et les métiers, dans les affaires publiques et particulières, dans l'exercice de nos droits civils et politiques, nous nous trouvons mêlés, confondus, et bientôt peut-être engloutis dans cette multitude toujours croissante de concitoyens d'une autre langue, d'une autre origine et d'une autre croyance que les nôtres; auxquels, disons-le en passant, nous avons toujours aimé à rendre une justice, qu'ils ne pourront point nous refuser à leur tour, s'ils viennent à dominer par le nombre. Il me semble que quelque puisse être l'avenir réservé par la Providence à notre cher et bien-aimé pays, vous désirez comme moi, perpétuer aussi longtemps que possible, vos institutions, votre langue, vos coutumes de famille, vos mœurs publiques et privées, votre physiologie et vos allures individuelles et nationales, puisque cela seul vous constitue peuple à part, en vous faisant Canadiens. Mais toutes ces choses, auxquelles ce sentiment d'instinct national, inné dans l'inculte sauvage comme dans l'homme civilisé, doit nous rattacher comme à l'existence même, nous échapperaient bientôt pour périr les unes et les autres, si elles n'étaient nourries, entretenues et propagées dans l'élément religieux-catholique où elles sont nées, pour s'incorporer et vivre avec nous. Quand le ciment se dissout et se détache de la pierre, la plus forte muraille ne tarde pas à crouler; quand la sève ne monte plus aux branches de l'arbre, elles se dessèchent bientôt pour mourir; quand l'air ne pénètre plus aux poumons, l'animal tombe tout d'un coup suffoqué; quand le sang a cessé de circuler dans nos

voines et nos artères, notre corps est déjà sans mouvement et sans vie !!! L'attachement à notre foi, le respect pour notre sainte Religion, la fidélité à accomplir les pratiques et les devoirs, c'est le ciment c'est la sève, c'est l'air et le sang nécessaires à l'existence de la petite Société Canadienne ! Vous êtes et vous formez vous-même cette société canadienne; voulez-vous qu'elle subsiste et qu'elle dure? Soyez fermement et sincèrement catholiques; et rien ne saurait vous empêcher d'être toujours ce que vous êtes aujourd'hui, et ce que vous devez être par la suite, avec la marche et le progrès du temps !!! Soyez sincèrement catholiques ! et s'il le faut, vous renouvellerez, en Amérique, le spectacle qui depuis des siècles surprend, étonne et attendrit tous les cœurs sensibles et généreux de l'Europe, celui d'un pauvre et petit peuple en lutte avec une des puissances les plus riches et les plus colossales qui ait jamais existé dans le monde, et qui a néanmoins plus d'une fois reculé devant la faible victime de son oppression; témoins les faits et les événements du jour ! Et l'Irlande, malgré tout, est encore là debout, parmi les nations, parce qu'elle est, et qu'elle a toujours été fermement catholique !

Les descendants d'Abraham, malgré le dur esclavage et la longue captivité d'Egypte et de Babylone; parce qu'ils avaient mis en Dieu leur espérance; parce que sur les bords du Nil comme sur les bords de l'Euphrate, ils avaient au cœur et à la bouche une hymne de foi et de prière; parce qu'ils étaient fidèles au culte religieux-national, qui était comme le vôtre le seul vrai culte religieux; parce que le souvenir et l'amour pur et vrai de la patrie absorbaient toutes leurs pensées et leurs affections; parce que plus d'une fois, ils surent tenir et porter ensemble l'épée et la truelle, dans leur empressement à défendre la patrie, et à relever leur temple et leurs autels, ainsi que les murs de leur ville renversés, ils survécurent ces descendants d'Abraham, à de bien grands malheurs et à de bien rudes épreuves; et ils ne perdirent leur rang, parmi les peuples de la terre, que quand ils eurent consommé leur apostasie religieuse, en méprisant la grâce de salut qu'était venu leur offrir le Souverain Réparateur de tous les maux de leur nation, aussi bien que de l'humanité toute entière.

Méditez, M. C. F., sur l'histoire et le sort de ces deux peuples, qui ont été l'un et l'autre enfermés dans le sein de l'Eglise de Dieu, quoique sous une loi différente et à des époques séparées par des siècles ! Et instruits, par leur exemple, des destinées différentes que se prépare une nation, selon qu'elle remplit bien ou mal ses devoirs envers le Souverain Arbitre de l'Univers : prenez aujourd'hui une résolution inébranlable de servir toujours Dieu, avec une grande fidélité, pour assurer votre salut et celui de votre patrie.

Une erreur assez commune, c'est de croire qu'un peuple n'est grand; que sa condition sur la terre n'est belle et ne peut être durable, et qu'il n'y a pour ce peuple bonheur et salut, qu'autant qu'il jouit des avantages d'une richesse et d'une industrie luxueuses. Mais attendez encore quelque temps pour laisser vieillir le monde un peu plus. L'histoire, pour réfuter cette erreur, dira ce que sont devenues, devant le souffle de la colère divine, ces nations à demi matérialisées auxquelles une prospérité et une gloire éphémères semblaient faire croire que l'or, le plaisir et l'honneur fussent les seules vraies divinités. Si elles ne renoncent au culte de la matière pour revenir humblement se prosterner devant Dieu, et lui rendre le seul culte qui lui soit agréable, celui de l'abnégation

et de la croix, elles passeront pour aller s'ensevelir sous la poussière des viles idoles de leurs sens, et sous les débris et les ruines de leurs splendides demeures et de leurs vastes monuments nationaux. Et le voyageur ira, peut-être dans les âges à venir, chercher, sur l'emplacement de quelques-unes des somptueuses et fières cités de nos jours, des souvenirs historiques, comme il en demande aujourd'hui aux couches de la terre, aux bruyères et aux herbes sauvages qui dérobent aux regards les restes des orgueilleuses Ninive et Babylone.

Un siècle, quelques siècles de prospérité et de grandeur temporelle dans la vie ou la durée d'un peuple, c'est comme ces quelques jours de jouissance et de bonheur qu'a goûtés un homme qui ne s'était point mis en peine de se rendre digne de sa bonne fortune, et sur lequel est tombé soudain un coup de la justice divine, qui l'a frappé et anéanti, pendant qu'il se confiait en lui-même, et qu'il excitait l'envie et l'admiration. A côté de cet homme qui ne vivait que pour jouir de la terre et de ses plaisirs, était un juste d'une honnête médiocrité, à la vertu duquel personne n'applaudissait et ne faisait attention. Cependant, ni son nom ni sa postérité n'ont péri. Tel un peuple fidèle à Dieu, quelque petit qu'il paraisse, ballotté peut-être par les révolutions des temps, et forcé, par la Providence, à plier quelquefois sa tente pour émigrer et changer sa demeure, afin qu'il n'oublie point qu'il est étranger sur la terre, ne saurait périr; il suragera à tous les événements, ou ne disparaîtra ici-bas, que pour aller se confondre avec les nations nombreuses, qui composent le peuple des Elus dans le Ciel.

Soyez donc toujours fidèles à Dieu ! soyez toujours catholiques et sincèrement attachés à votre sainte religion, mes chers frères, pour être toujours véritablement Canadiens, et pouvoir toujours, comme aujourd'hui, sous la protection du grand St. Jean Baptiste, vous serrer autour des saints autels de la Religion et de la Patrie, en attendant que Dieu vous réunisse un jour autour du trône de sa gloire éternelle.—Ainsi-soit-il.

Nous accusons réception du Rapport de l'hon. Surrintendant de l'Instruction Publique, B. C., pour l'année 1858.

DAVID TENIERS.

—Plus d'une fois, dit don Juan d'Autriche, j'ai vu de vos ouvrages, et je vous tenais en haute estime. J'avais envie de vous connaître plus particulièrement. Un gentilhomme anglais, lord Falston, en me parlant de vous, a rendu plus vif ce désir.

Le peintre répondait par de grandes révérences à l'honneur qu'on lui faisait.

—Çà, dit à son tour l'archiduc qui était grand amateur d'art, nous apportez-vous de vos œuvres, mon cher Teniers ?

—Monsieur, dit ce dernier, je n'ai pas osé me permettre de produire ici mes humbles figures de cabaret; ce sont des scènes indignes de votre attention.

—Mais nullement. La nature saisie sur le fait a un prix inestimable. Nous en avons jugé par le *Joueur de cornemuse*. Voyons, que tenez-vous là ?

Le tableau d'un maître auprès duquel je ne suis qu'un pygmée; et comme c'est pour moi seul que Rubens a daigné le faire, j'ai pensé qu'il serait examiné ici avec quelque plaisir.

Les deux princes s'empressèrent en effet de profiter de la bonne fortune. Un Rubens inconnu !

—C'est admirable ! s'écrièrent-ils à la fois. C'est Rubens dans ses meilleures inspirations.

David souriait.

—Qu'est-ce ? demanda don Juan d'Autriche. Le malin Téniers voudrait-il nous jouer un tour ?

—J'ai voulu, monseigneur, me mettre à l'abri sous l'œuvre du génie, et cependant apporter à Votre Altesse un travail de ma main. Ce Rubens est tout simplement une copie, exécutée par votre humble serviteur.

Si l'on s'était extasié d'abord, ce fut bien autre chose après cette confession : car on avait sous les yeux non-seulement une peinture de premier ordre, mais encore un tour de force inouï. Aussi le gouverneur s'écria-t-il avec l'ardeur de son caractère :

—Je suis ravi de vous avoir connu. Acceptez ma protection ; c'est peu : mon amitié. Je veux vous désigner à l'attention publique, et pour cela j'irai vous faire visite dans votre atelier.

Dans mon atelier, Monseigneur !... Oh ! il n'est pas digne de recevoir Votre Altesse.

—Charles-Quint n'allait-il pas quelquefois dans celui de Titien ?

—Ah ! Monseigneur, Votre Altesse est plus près du grand empereur que je ne le suis du grand peintre. Mais il me vient une idée ; sans l'espérance enivrante de votre visite, je n'eusse pas osé la réaliser, bien qu'elle ait déjà traversé mon esprit. Un seigneur châtelain peut-il recevoir des princes ?

—Parfaitement, dit l'archiduc en souriant. Des châteaux aux palais, la distance est insensible.

—En ce cas, je demande à Votre Altesse la permission de l'avertir, quand mon château des Trois-Tours sera digne de son auguste présence.

—Votre château ! s'écria le gouverneur.

—Oui, Monseigneur ; rien que cela, une fantaisie.

—Il vous appartient ?

—Il m'appartiendra.

—Et comment le paierez-vous ?

—Comme j'ai payé mon déjeuner au village d'Oysel.

III

Huit jours, en effet, ne s'étaient point passés, que David, voyant enfin ses vœux comblés, était installé avec le titre de propriétaire dans ce domaine qu'il avait reproduit tant de fois. Séjour de travail et de plaisir, délicieuse retraite où l'art, l'esprit, la poésie, le rire franc se déployaient à l'aise ; asile fermé aux ennuyeux, aux importuns ; mais toujours ouvert aux cœurs nobles et inspirés : c'était là, à l'abri des ombres épais, en face du miroir argenté d'un beau lac garni de saules, d'iris et de nénuphars, que les princes, aux heures de loisir, et quand les rudes affaires de l'Etat leur permettaient de se rappeler qu'il y avait au monde autre chose que la politique, venaient s'associer en quelque sorte au travail infatigable de l'artiste qu'ils aimaient. C'était le faste, oui, c'était ce qu'on appelle "table ouverte ;" bon accueil à tous, bonne chère, concerts de voix et de luths, jeux, aubades et sérénades, promenades sur l'eau, chasses et autres divertissements ; mais par-dessus tout, c'était l'existence occupée, consciencieusement pleine, nous pourrions ajouter : l'existence honnête. Que fallait-il à David ? voir ses hôtes, ses amis contents ; les voir libres chez lui, entendre les voix, les concerts et les chants ; assister, du fond de son atelier, à cette petite et innocente agitation, et être presque à son insu et sans le vouloir, l'âme de ce monde qui bruis-

sait autour de lui. Quand l'archiduc Léopold-Guillaume l'avait nommé gentilhomme de sa chambre, David avait accepté simplement cette prérogative, voulant bien qu'on le fit gentilhomme, mais voulant par-dessus toutes choses rester peintre. Quand Christine de Suède lui envoya son portrait avec une chaîne d'or, il sourit à la pensée que ses petites *kermesses* flamandes pouvaient intéresser une reine si savante et si grave. Quand le roi d'Espagne, Philippe IV, eut fait construire à l'Escorial une galerie tout exprès pour y placer ces mêmes *kermesses*, David se borna à dire :

—Sa Majesté me comble d'honneur ; mais qu'elle y prenne garde, au train dont j'y vais, bientôt il ne faudra pas moins de deux lieues de terrain pour loger mes tableaux, dans le cas où on les rangerait les uns après les autres.

C'est que les tableaux se suivaient sans interruption. Parmi ces œuvres innombrables, et dont il n'est pas une seule que ne recommandent les plus hautes qualités, il y en a une série qui a reçu un nom particulier : *les Après-dîners de Téniers*. A cette époque, on dînait vers midi. De midi à la nuit tombante ; ce pinceau prodigieux avait le temps d'ébaucher et même de terminer une petite composition. On peut le dire, *l'après-dîner* du peintre payait largement le dîner offert, presque chaque jour, par le châtelain à ses amis.

IV

Le moment vint cependant où une sorte de fatigue engourdit cette main qui ne s'arrêtait jamais ; où un vague ennui sembla peser sur ce cœur, jusqu'alors étranger aux agitations où se consomment la plupart des hommes. David trouva pour la première fois que son château des Trois-Tours pouvait bien n'être pas le premier manoir du monde ; il reconnut que son bois était un peu sombre, et que l'eau de son lac offrait une surface unie et calme jusqu'à la monotonie. Il chercha un prétexte pour sortir de chez lui sans inquiéter les amis qui s'y établissaient si souvent, et pour s'absenter, sans fournir un texte à des commentaires. Ce n'était pas facile. David alors comprit avec une certaine amertume qu'on n'a pas impunément de la gloire, et que c'est un bonheur dont on ne sait pas assez jouir, d'être obscur parmi les hommes. Il comprit encore que ce n'est pas sans risque pour la liberté qu'on parvient à s'entourer des bruyants dehors de la richesse.

Il eut l'idée de parcourir seul les campagnes, d'aller de ferme en ferme, de moulin en moulin, de cabaret en cabaret, et de renouveler çà et là sa plaisanterie du village d'Oysel... Mais les années avaient marché. On ne refait pas deux fois les folles équipées de la première jeunesse. Dans chaque homme il y a deux hommes : l'un qui commence, l'autre qui finit, et celui-ci blâme ce qu'a fait celui-là.

Dégoûté de tout et principalement de lui-même, Téniers rentra enfin à Anvers avec l'intention d'aller revoir son ancien atelier, — qui sait ? peut-être de s'y enfoncer pour y recommencer le travail dans le silence et la solitude. En passant près de la cathédrale, il fut arrêté par une grande affluence de peuple, et, comme il arrive d'ordinaire, son attention devint de la curiosité. Il ne tarda pas à connaître le but du rassemblement.

De toutes les petites rues voisines débouchaient de pauvres gens, la plupart âgées et infirmes, les uns aveugles, et conduits par des enfants, les autres s'ap-

puant sur des béquilles. Ils se dirigeaient tous vers une maison de belle apparence, dans laquelle de grandes tables, chargées de pains et d'autres provisions, avaient été dressées. Près d'une de ces tables se tenait une jeune fille toute ravissante de grâce, de candeur et de distinction. Semblable à la Charité dont elle offrait la vivante image, elle découpait les pains, soit par moitié, soit par gros morceaux, en y joignant d'aimables sourires et de douces paroles ; elle les distribuait aux malheureux qui se pressaient à l'environnement autour d'elle et paraient consolés et reconnaissants.

—O sublime créature ! pensa Téniers. Je ne laisserai pas périr le souvenir de ta bienfaisance. Qui que tu sois, je veux que tes traits angéliques soient consacrés par mon pinceau !

Il se mit un peu à l'écart, afin d'esquisser rapidement la scène dont il était témoin.

La jeune fille avait aperçu et compris ce mouvement. Toute confuse, elle se pencha vers un homme grave qui l'assistait dans l'œuvre du bien, et lui dit quelques mots à l'oreille ; Le vieillard se dirigea aussitôt du côté où David faisait son croquis, et le saluant avec courtoisie, lui adressa ces paroles :

—Excusez-moi, monsieur, mais j'ai une prière à vous transmettre.

—Une prière, monsieur ? répéta Téniers très étonné.

—Oui, de la part de Mlle Anne Breughel, ma pupille.

—Quoi ! cette jeune fille qui s'occupe des pauvres avec une si touchante sollicitude serait la fille de Breughel de Velours, le grand peintre ?

—Vous l'avez dit.

—Mais vous-même, monsieur, qui êtes-vous ?

—Je me nomme Corneille Shut.

Téniers jeta un cri de joie ; sa nature enthousiaste se passionnait si aisément !

—Comment ! vous seriez ce maître si distingué, mais trop farouche, qui jamais n'a voulu répondre à mes invitations et honorer de sa visite mon château des Trois-Tours ?

Cette exclamation produisit un effet marqué sur Corneille Shut, qui ne put réprimer une certaine émotion en disant :

—Et vous, vous seriez ce David Téniers dont j'ai tant de fois admiré la verve prodigieuse !

Ils s'embrassèrent avec effusion. Mais au bout de quelques instants, maître Shut, revenant à sa commission, témoigna à sa nouvelle connaissance le regret qu'éprouverait Anne Breughel, si elle savait que Téniers voulait composer un tableau sur un sujet qui pour elle était tout simplement le devoir accompli.

Téniers répondit, en déchirant le feuillet crayonné, et un gracieux sourire d'Anne Breughel fut sa récompense. Mais le modèle était resté fixé dans son esprit, et le peintre, à peine de retour chez lui, jetait sur la toile les premiers traits de l'admirable composition qui devait s'appeler *les Œuvres de Miséricorde*.

A quinze jours de là, l'archiduc Léopold-Guillaume qui avait retrouvé la trace de son artiste fugitif, avait voulu lui-même le dépister dans son atelier, et ayant vu son nouveau chef-d'œuvre, il s'était empressé de s'en emparer.

—De grâce, monseigneur, dit Téniers, laissez-moi cet ouvrage, je l'ai fait à ma propre intention.

Cette résistance irrita les desirs du prince, il interrogea David, et apprit la vérité.

—Eh bien, dit-il après avoir rêvé quelques moments, vous ne refuserez pas, je pense, de me prêter

votre tableau. Demain je le montrerai aux personnes de ma maison, puis il vous sera rendu.

—Mais si Anne Breughel apprenait que j'ai enfreint sa défense ?

—Vous avez été sensible à une bonne action : ce n'est pas un crime, et je suis sûr que la jeune fille vous pardonnerait volontiers. Venez demain, c'est indispensable ; il faut que vous jugiez vous-même de l'effet de cette peinture.

—Je vous obéirai, monseigneur.

Le lendemain, en effet, tout ce qu'Anvers comptait de personnages éminents se pressaient dans la principale galerie du palais, au fond de laquelle le tableau, couvert d'un rideau, avait été placé sur une sorte d'estrade. Téniers vit en arrivant que le prince avait ménagé un triomphe là où il ne devait y avoir qu'une appréciation de quelques juges choisis. Mais quelle fut sa stupéfaction lorsqu'il aperçut Anne Breughel qui toute interdite, rouge et les yeux baissés, entraînait conduite par ses trois tuteurs, Corneille Shut, Rubens et Van Balen ! A cet aspect, David voulut s'enfuir. Quelqu'un l'arrêta en riant ; c'était Rubens.

—Où allez-vous, fugitif?... Prétendez-vous donc vous soustraire à votre gloire ?

—Je dois, dit David, en regardant avec respect la jeune orpheline, me soustraire à un reproche mérité.

En ce moment, le rideau venait d'être enlevé, sur un signe de l'archiduc ; des applaudissements bruyants éclataient de toutes parts, et chacun félicitait Téniers. Les applaudissements redoublèrent lorsque Rubens, prenant sa pupille par la main, la conduisit, malgré sa résistance, vers le tableau, " afin qu'elle jugeât, dit-il, si la scène était exactement rendue."

L'archiduc échangea avec Rubens un signe d'intelligence, et lui dit :

—Ne pensez-vous pas que celle qui sait si bien exercer la charité serait une digne châtelaine dans le manoir des Trois-Tours ?

Anne baissa la tête, David avait jeté un cri de joie.

—Ah ! monseigneur, dit-il, Votre Altesse me comble de bontés. Elle a compris que ce château, longtemps l'objet de mes vœux, avait fini par me paraître trop grand. Je le déclare ici, David Téniers serait heureux et fier d'unir son sort à celui d'Anne Breughel, l'un des pauvres. Mais comment cela serait-il possible, lorsqu'en manquant à sa parole, il a dû encourir le déplaisir d'Anne Breughel ?

La jeune fille leva sur le peintre ses yeux bleus comme l'azur du ciel, et lui dit de l'accent le plus doux du monde :

—Monsieur Téniers... je vous pardonne.

ALFRED DES ESSARTS.

LE BOULEAU.

Le bouleau est un arbre forestier, à feuilles caduques, de la famille des amentacées. Il est susceptible d'acquiescer les plus grandes dimensions. Ce qui le distingue des autres arbres forestiers, c'est qu'il réussit dans les sols les plus arides, comme dans les lieux humides et marécageux. Son bois est nuancé de rouge, et d'un grain assez fin ; il prend bien le poli, et ne se brise pas facilement. Le pied cube sec pèse environ 50 livres. Il est recherché des menuisiers, des tonneaux, des ébénistes et des sabotiers. On assure que dans le Nord, où il a plus de solidité que dans les climats doux, on l'emploie au charroinage. Il brûle rapidement, en donnant une flamme claire ; il est bon pour les usines et pour chauffer les fours. Son charbon sert à faire de la poudre à tirer.

On multiplie le bouleau de semis, ou de jeunes plants enlevés dans les forêts pour en former des pépinières. Lorsque les jeunes bouleaux ont atteint l'âge de quatre ou cinq ans, on peut les transplanter à demeure ; il faut avoir soin en les plantant de presser fortement la terre sur les racines. La culture de cet arbre doit être recommandée à tous ceux qui s'occupent de sylviculture, parce qu'il brave les froids et les chaleurs, et qu'il n'a pas besoin de l'ombrage des autres arbres, tandis que le sien leur est favorable, et qu'il ne peut pas leur nuire par ses racines ; car elles courent à la surface du sol, et se contentent de peu de nourriture. Enfin le bouleau réussit partout, améliore les mauvais terrains, et donne des produits avantageux peu de temps après qu'on l'a planté.

USAGES.

Les familles de Lapons nomades, en Norvège, à l'est de Drontheim, construisent leurs cabanes avec les tiges de bouleau ; ses branches répandues sur le sol, et recouvertes de peaux de rennes, leur servent de sièges durant le jour, et de lit pendant la nuit. Ils emploient indistinctement le sapin ou le bouleau pour faire les vases dans lesquels ils conservent le lait, le beurre, l'eau, ou qui leur servent au tannage des peaux. Ils font encore, avec le bois de bouleau, des brosses, des gobelets, des cuillers, des assiettes, des coffres, et autres meubles à leur usage ; ils enlèvent l'écorce de l'arbre, et ils en forment des provisions, soit pour allumer le feu, soit pour faire des ceintures ornées de plaques de métal, des souliers, des paniers, des nattes, des cordes et des boîtes, dont ils réunissent les diverses pièces avec du fil d'étain. Les Lapons emploient l'écorce du bouleau au tannage ; ils la coupent par petits morceaux et la mettent dans un chaudron avec de l'eau. Lorsqu'ils peuvent avoir du sel, ils en ajoutent une poignée par chaque peau de renne qu'ils se proposent de tanner. Après avoir laissé macérer ces substances durant quarante-huit heures, ils les font bouillir pendant une demi-heure, et ils versent une partie de l'infusion qu'ils ont obtenue sur les peaux, en les frottant avec force ; ils les plongent ensuite dans l'infusion qui doit être tiède, et ils les laissent dans cet état pendant deux ou trois jours ; après quoi, ils font tiédir de nouveau la liqueur et ils y laissent les peaux pendant le même espace de temps ; enfin ils les font sécher au grand air, ou auprès du feu dans leurs cabanes.—Les paysans de la Norvège, qui préparent eux-mêmes le cuir dont ils se servent pour les usages domestiques, emploient également l'écorce de bouleau pour cette préparation. Ils en font aussi une décoction avec laquelle ils teignent en brun leurs filets, ce qui leur donne plus de consistance et une plus longue durée. Les feuilles et les jeunes branches de bouleau offrent une nourriture abondante aux troupeaux des Lapons. Les cultivateurs norvégiens ou suédois ramassent les branches de bouleau pour aflourager pendant l'hiver, leurs vaches et leurs moutons.

On nourrit la volaille, dans quelques parties du Nord, avec les jeunes feuilles de bouleau ; on les conserve, après les avoir fait sécher dans des fours ou dans des étuves, et on les donne aux poules, aux oies et aux canards en les mélangeant avec d'autres nourritures. Il nous serait aussi facile d'employer au même usage une grande quantité de plantes que nous laissons perdre habituellement.—Les Finlandais récoltent les feuilles de bouleau pour faire une infusion qu'ils prennent à défaut de thé. Les paysans suédois

et norvégiens font des paniers avec ses racines, et des torches avec des bandes d'écorce qu'ils roulent les unes sur les autres : leurs femmes savent extraire de cette même écorce une substance insoluble dans l'eau, dont elles se servent pour enduire les fentes de pots de terre ; elles torrèfient légèrement l'écorce et elles en obtiennent la substance par la mastication. Cette écorce, presque incorruptible, imperméable à l'eau et même à l'humidité, est employée avec avantage pour différents usages économiques. On s'en sert pour couvrir les maisons dans la Norvège et dans le nord de la Suède. On forme les toits en planches, sur lesquelles on pose des écorces de bouleau qu'on recouvre avec des gazons très épais. Ces toits durent longtemps ; ils rendent les habitations chaudes, saines et pittoresques. L'écorce de bouleau, mince et flexible, offre aux habitants des campagnes une matière très propre à faire des semelles de souliers ; aussi l'usage en est-il général dans quelques parties de la Suède et de la Norvège. Un voyageur rapporte que certains peuples du Nord, surtout les habitants du Kamtschatka, se servent de l'écorce de bouleau comme d'une substance alimentaire. Ces peuples, moins délicats que les nations civilisées de l'Europe, coupent cette écorce en petits morceaux et la mangent mêlée avec des œufs de poisson. Les bergers de plusieurs contrées savent former, avec les bandes de cette écorce, des instruments dont le son est souvent agréable aux oreilles les mieux exercées ; enfin les sauvages du Canada s'en servent pour construire leurs canots et les Gaulois l'employaient en guise de papier, avant qu'on eût trouvé l'art de fabriquer une substance plus propre à transmettre les signes de nos idées. Les habitants des campagnes en Suède et en Norvège, qui sont industriels, emploient l'écorce de bouleau pour donner à la toile une teinte roussâtre, et ils se servent des feuilles pour teindre la laine en jaune.

Le bois de bouleau, qui croît promptement, et qui acquiert une plus grande dureté dans les pays du Nord que dans ceux du Midi, est propre à plusieurs ouvrages, et s'emploie dans différents arts, tels que ceux du tourneur, du tabletier, du menuisier, du charbon et du tonnelier ; on en fait toutes sortes d'instruments aratoires, des cerceaux de roue d'une seule pièce, des échelles, des balais et des cerceaux qui résistent mieux à l'humidité que ceux de bois de châtaignier. Ce bois est très propre au chauffage, et il est surtout employé pour les fours et les poêles suédois, où il faut une combustion vive et un brasier durable. Il produit une assez grande quantité de potasse, et son charbon sert à faire une poudre à canon de bonne qualité ; enfin, il remplace le chêne dans les pays où ce dernier arbre ne peut croître.

GABRIEL DE SAINT-JULIEN.

(A Continuer.)

LA TOUSSAINT.

Ouvrez-vous, cieux des cieux, portiques sans limite,
Royaumes étoilés dont la voûte palpite

Au bruit des concerts éclatants !
Palais du Dieu profond, du seul Fort, du seul Juste,
Tressaillez, rayonnez, voici la fête auguste
De vos immortels habitants !

Et vous, ô temples saints, que la foi cherche et nomme,
Autels où Jésus-Christ meurt chaque jour pour l'homme,
Retentissez de tout côté ;

Plus de larmes de deuil, plus de voile funèbre,
Voici l'heure sublime où la terre célèbre
Les élus de l'Éternité !

Oh! que vos cieux sont beaux, Seigneur! quel vaste
Quel empire splendide où la foule se place [espace!
Sous l'éclair du même rayon!

Que de chants empressés se croisent, se répondent!
Que de peuples divers se mêlent, se confondent
Dans une seule nation!

Nation résonnante et qui n'a dans sa gloire
Qu'une hymne à répéter, l'hymne de la victoire,
Car elle a vaincu pour toujours,
Car elle a triomphé des terrestres faiblesses;
Nation radieuse et pleine d'allégresses,
Pour qui les siècles sont des jours!

Oh! qui saurait compter tout ce flot d'auroles?
Oh! qui saurait, aidé de nos seules paroles,
Décrire leur vive splendeur?
Regardez: quel éclat dans cette Cour Céleste!
Tout est force et beauté; pas un seul front où reste
Le stigmate de la douleur.

Et pourtant ici-bas que d'angoisses subies
Pour atteindre à ce but qu'ils payaient de leurs vies,
Et que cherchaient leurs yeux mourants;
N'est-ce pas par les pleurs, par les tortures même,
Que se sont élancés jusqu'au trône suprême
Ces pacifiques conquérants?

Ces guerriers n'avaient soit ni de sang ni de larmes,
Ils n'avaient pas besoin de recourir aux armes,
Leur puissance venait d'ailleurs;
Ennemis de tout mal, ainsi que les apôtres,
Au lieu d'aller puiser dans les veines des autres,
Ils laissaient déchirer les leurs.

Ils ont vaincu pourtant; là haut, loin de l'abîme,
Ils recueillent le fruit de leur labeur sublime,
Dans des séjours délicieux;
Eternels possesseurs d'un bien que rien n'altère
Ils jouissent de tout; leur rêve de la terre
S'est réalisé dans les cieux.

Voyez-les par milliers, sous leur grand diadème,
Ces prêtres, ces vieillards, tous ceux que le Christ aie
Car ils suivirent son flambeau; [me,
Voyez comme, à travers ces vagues de lumières,
Ils chantent rassemblés sur les marches premières,
A la droite du Saint Agneau!

Ici sont les martyrs, ces cœurs fermes et calmes,
Qui de leur échafaud entrevoyaient leurs palmes
Et se résignaient sans effroi;
Ici, ces hommes forts qui restaient purs et libres,
Même quand on fouillait dans leurs dernières fibres
Pour en déraciner la foi.

Ici, les confesseurs dont Rome à l'agonie,
Dans ses raffinements de vengeance infinie,
Mutilait les membres épars;
Et ceux qui, plus heureux, dans ces jours de colères,
Ne mouraient qu'une fois sous la dent des panthères
Moins féroces que les Césars.

Là, ces hommes d'espoir, ces chrétiens intrépides
Qui s'ensevelissaient au fond des Thébaïdes
Avec un désir immortel;

Là, ces vierges d'amour, transfuges de la terre,
Tendres fleurs dont la vie enclose de mystère
N'eut de parfums que pour le ciel.

Là, les déshérités, les rejetés du monde,
Qui savaient supporter leur angoisse profonde
En levant seulement les yeux;
Et tous les délaissés de l'époque où nous sommes,
Qui tombèrent un jour les plus obscurs des hommes,
Et qui sont ressuscités dieux.

Ils triomphent là-haut, ils triomphent sans crainte;
L'air impur d'ici-bas ne porte plus atteinte
A leurs rêves de chaque jour;
Le bruit perpétuel de la plèbe insensée,
Ne vient plus interrompre, au fond de leur pensée,
La douce extase de l'amour.

C'est à Dieu, c'est au Roi du radieux empire
Que s'en va le parfum de tout ce qui respire
Dans les astres étincelants;
C'est à Dieu que s'adresse, à lui que monte encore
L'immortel hosannah, plus vaste, plus sonore
Que la voix de mille océans.

Gloire à Dieu! gloire à Dieu! voilà le cri des mondes,
Le cri des Infinis qui soulèvent leurs ondes,
Le cri des étoiles de feu;
Et les Saints animés, pressés du même zèle,
Les Saints mêlent leur hymne à l'hymne universelle,
En criant aussi: "Gloire à Dieu!"

O vous que le Seigneur plaça près de son trône,
Heureux, prédestinés que sa force environne,
Et que nous prions à genoux;
Vous qui deviez un jour le voir et le connaître,
Habitants du grand Ciel, hôtes du divin Maître,
Protégez-nous, défendez-nous!

Veillez sur nous, daignez, du haut de votre sphère,
Regarder un moment la terrestre poussière;
Rendez notre chemin plus beau:
Faites luire une flamme, un rayon dans notre ombre,
Afin que ce reflet de vos splendeurs sans nombre
Nous éclaire jusqu'au tombeau!

TURQUETY.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada: \$2 par an; \$1 pour six mois; en dehors du Canada \$2.50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.